

Les enquêtes de Maximime et Vincent

12 - Stéphane joue au maitre



Jean-Charles Conus

Cette histoire est écrite selon la nouvelle graphie.
Elle est une pure fiction, et toute ressemblance
avec des faits réels ou ayant existé n'est
que pure coïncidence.

Dans les textes, il y a des fautes volontaires,
c'est ma signature. Je trouve que l'on ne respecte
pas assez les noms propres, aussi, j'ai décidé de
ne pas mettre d'apostrophe devant eux !

Les dialogues sont précédés de l'initiale
du prénom de la personne qui parle.

Jean-Charles Conus

Photo de couverture libre de droits : pixabay.com

... à la mémoire de Maurice Leblanc, auteur de Arsène Lupin.

septembre 2015

septembre 2019

Introduction

Vincent s'est bien remis de l'incident de Aarau.

C'est vrai qu'il y a chaque fois des risques.

Après Aarau et Berne, il fallait encore aller débattre dans le Jura, à La Chaux-de-Fonds. Cette dernière affaire avait été rondement menée et le résultat était alors bien différent de tous les précédents.

Malgré avoir été une nouvelle fois le sujet de ce sacré Stéphane Dafflon, Maximine avait un autre avis sur ce personnage qui hante ses journées.

Le célèbre cambrioleur avait du coeur et il l'avait démontré dans des affaires qui ne lui ont rien rapporté, ou si peu. Cette fois, il avait aidé au lieu de voler, mais à sa manière très personnelle.

Vincent n'était pas étonné, et il a même suggéré à Maximine que c'était peut-être une bonne passe, ou une mauvaise passe si l'on considère que Stéphane n'a rien eu en retour.

Aurait-il changé ?

Affaires à suivre, donc...

Chapitre 1 : Le coup de feu

Quelque part... tranquille dans sa chambre, soudain, Raymonde prête l'oreille. Par deux fois, un bruit se fait entendre, assez net pour le détacher des bruits qui forment le grand silence de la nuit, mais si faible qu'elle ne saurait dire s'il était proche ou lointain, s'il venait de l'intérieur du château ou de l'extérieur.

DouceMENT, elle se lève. Sa fenêtre était entrouverte. Elle en écarte les battants. La clarté de la lune reposait sur un calme paysage de pelouse et de bosquets où les buissons se découpaient comme des silhouettes tragiques. Un peu d'air flottait à la surface des choses, glissant à travers les branches immobiles, mais agitant les feuilles.

Et soudain, le même bruit... C'était vers sa droite et au-dessous de l'étage d'où elle était, par conséquent, dans les salons de l'aile sud du château. Bien que vaillante et forte, la jeune fille sentait l'angoisse de la peur. Elle passe ses vêtements de nuit et prend sa lampe de poche...

... : Raymonde... Raymonde...

Une voix faible comme un souffle l'appelait de la chambre voisine dont la porte était restée béante. Elle s'y rend à tâtons, lorsque Suzanne, sa cousine, sort de cette chambre et s'effondre dans ses bras...

S: Raymonde... c'est toi ?... tu as entendu ?

R: Oui... tu ne dors donc pas ?

S: Je suppose que c'est le chien qui m'a réveillée...
il y a longtemps... mais il n'aboie plus.
Quelle heure peut-il être ?

R: 4 heures environ...

S: Écoute... on marche dans le salon...

R: Il n'y a pas de danger, ton père est là...

S: Mais il y a du danger pour lui... il dort à côté dans
le petit salon...

R: Monsieur Delaval est aussi là...

E: À l'autre bout du château... comment veux-tu
qu'il entende ?

...

Elles hésitaient, ne sachant à quoi se résoudre. Appeler ?
Crier au secours ? Elles n'osaient pas, tant le bruit même
de leur voix leur semblait redoutable, mais Suzanne qui
s'était approchée de la fenêtre étouffe un cri...

S: Regarde... un homme près du bassin !

...

En effet, un homme s'éloignait d'un pas rapide.
Il portait sous le bras un objet d'assez grandes dimensions
dont elles ne pouvaient distinguer la nature, et qui,
en ballottant contre sa jambe, contrariait sa marche.
Elles le voient qui passait près de l'ancienne étable et qui
se dirigeait au nord de la propriété. Passé les buissons,
l'homme disparaît subitement, et puis elles n'entendaient
plus rien...

S: Il venait du salon...

R: C'est bien possible, l'escalier est sous nos fenêtres...
à moins que...

Une même idée les secoue. Elles se penchent. Au-dessous d'elles, une échelle était dressée contre la façade et s'appuyait au premier étage. Une lueur éclairait le balcon de pierre. Un autre homme qui portait aussi quelque chose enjambe ce balcon, se laisse glisser le long de l'échelle et s'enfuit par le même sentier...

S: "Appelons !... Appelons au secours !..."

R: Qui viendrait ? Ton père... et s'il y a d'autres hommes et qu'on se jette sur lui ?

S: On pourrait avertir les domestiques...

R: Oui... oui... peut-être, c'est une idée...

Pourvu qu'ils arrivent à temps !

...

Raymonde cherche près de son lit le téléphone et presse du doigt le bouton 9. Une sonnerie se fait entendre dans la partie nord du château. Elles attendent.

Le silence devenait effrayant, et la brise venue du lac n'agitait plus les feuilles des arbustes...

S: J'ai peur... j'ai peur...

Et, tout à coup, dans la nuit profonde, au-dessous d'elles, le bruit d'une lutte, un fracas de meubles bousculés, des exclamations, puis, horrible, sinistre, un gémissement rauque. Raymonde bondit vers la porte. Suzanne s'accroche désespérément à son bras...

S: Non... ne me laisse pas... j'ai peur !

Raymonde la repousse et s'élançait dans le corridor, suivie de Suzanne qui chancelait d'un mur à l'autre en poussant des cris.

Elle parvient à l'escalier, dégringole de marche en marche, se précipite sur la grande porte du salon et s'arrête net, clouée au seuil, tandis que Suzanne s'affaissait à ses côtés.

En face d'elles, à trois pas, il y avait un homme qui tenait une lampe de poche en main. D'un geste, il la dirige vers les jeunes filles, les aveuglant de lumière.

Il regarde longuement leurs visages, puis sans se presser, avec des mouvements calmes, il prend sa casquette, ramasse un chiffon de papier et des brins d'herbe, efface des traces sur le tapis, s'approche du balcon, se retourne vers les jeunes filles, les salue et disparaît.

Suzanne court au petit salon qui séparait le grand salon de la chambre de son père. Mais dès l'entrée, un spectacle affreux la terrifie. À la lueur oblique de la Lune, elle aperçoit au sol deux corps inanimés, couchés l'un près de l'autre...

S: Père !... Père !... C'est toi ?... Qu'est-ce que tu as ?

Au bout d'un instant, le comte Michel remue.
D'une voix brisée, il répond...

G: Ne crains rien... je ne suis pas blessé... et Delaval ?,
est-ce qu'il vit ?, le couteau ? Le couteau !?

...

À ce moment-là, deux domestiques arrivent avec des lampes torches. Raynonde se jette devant l'autre corps et reconnaît Jean Delaval, le secrétaire et homme de confiance du comte. Sa figure avait déjà la pâleur de la mort.

Alors elle se lève, retourne au salon, prend un fusil qu'elle savait chargé, et va sur le balcon. L'individu ne pouvait pas être bien loin. Elle l'aperçoit, en effet, qui longeait le long du garage. Elle épaula, vise tranquillement et fait feu. L'homme tombe...

H: Ça y est ! ça y est !, on le tient celui-là !
J'y vais !

A: Non, Hector, il se relève ! ... Descends l'escalier, et file vers le lac. Il ne peut que se sauver par là...

...

Hector s'est hâté, mais avant même qu'il ne soit dans le parc, l'homme était retombé. Raymonde appelle l'autre domestique...

R: Albert, vous le voyez là-bas ? À droite !

A: Oui, il rampe dans l'herbe... il est fichu...

R: Surveillez-le d'ici !

A: Pas moyen qu'il échappe. Il y a la haie qui finit au lac...

R: Et Hector garde la zone à gauche...

A: N'y allez pas, Mademoiselle !

R: Si, laissez-moi... il me reste une cartouche...
S'il bouge...

...

Raymonde sort. Un instant après, Albert la voit qui se dirige vers le fond de la propriété.

Il lui crie de la fenêtre...

A: Il s'est trainé derrière les buissons. Je ne le vois plus... attention, Mademoiselle...

...

Raymonde a couru de toutes ses forces pour couper toute retraite à l'homme. Albert la perd de vue.

Au bout de quelques minutes, ne la revoyant pas, il s'inquiète, et, tout en surveillant le garage, au lieu de descendre par l'escalier, il s'efforce d'atteindre l'échelle.

Quand il a réussi, il descend rapidement et court droit vers le lac où l'homme lui était apparu pour la dernière fois. Il voit Raymonde qui cherchait...

A: Eh bien ?

R: Impossible de mettre la main dessus !

A: Aurait-il plongé ?

R: Ma foi, mais c'est bien risqué !

A: Il faut alerter les voisins !

R: Oh !, son affaire est sûre... d'ici 10 minutes, il est à nous, le bandit !

...

Le voisin et son fils, réveillés par le coup de fusil, arrivaient de la maison dont leurs bâtiments s'élevaient plus loin, mais à la hauteur du garage, et dans leur course, ils n'avaient rencontré personne...

A: Parbleu, non !, le gredin n'a pas pu s'en aller par le lac... on le dénichera bien quelque part !

H: Et l'autre, par le nord ?

A: Lui doit déjà être bien au chaud...

...

Ils organisaient une battue méthodique, fouillant chaque buisson, surveillant les ondulations du lac qui était muet tant il était calme puisque la brise avait cessé un temps plus tôt.

On s'assurait même que la maison du jardinier était bien fermée et qu'aucune fenêtre n'était brisée.

On visitait tous les coins et recoins de la propriété et de celle des voisins. Les recherches ont été vaines.

La seule découverte était à l'endroit où l'homme était tombé, blessé par Raymonde, on ramassait une casquette de chauffeur, en cuir. Sinon, rien.

...

À 6 heures du matin, la gendarmerie genevoise de Versoix était prévenue et se rendait sur les lieux, après avoir envoyé par exprès à l'Hôtel de Police de Genève une note relatant les circonstances du crime, la capture imminente du principal coupable, la découverte de son couvre-chef et du poignard avec lequel il avait perpétré son forfait.

À 10 heures, deux automobiles arrivaient au 306 de la route suisse à Céligny, là où campait le joli château. L'une contenait l'agent d'instruction accompagné de son greffier. Dans l'autre, un modeste cabriolet, deux jeunes reporters représentaient le Journal de Genève.

Le château apparut tout de suite sur leur gauche avec sur la droite, la maison du jardinier et le garage du propriétaire. La route principale était désormais cachée par une haie des buissons bien épaisse. Entre deux s'étalait un parterre de gazon qui s'apparenterait à une sorte de parcours de golf.

Au passage, entre le château et les arbres sur la droite, on apercevait le lac.

L'allée et l'entrée étaient faites d'un sol en pavés. Devant le grand escalier était dessiné un jeu de marelle, à moins que cela soit une sorte de boussole. C'est ici que vivaient le comte Michel avec sa fille Suzanne, jolie et frêle créature aux cheveux blonds et sa nièce.

La nièce Raymonde habitait aussi là, car le comte l'avait recueillie deux ans auparavant lorsque la mort simultanée de ses parents laissa Raymonde orpheline.

L'existence était calme et singulière au château. Quelques voisins y venaient de temps à autre.

L'été, le comte menait les deux jeunes filles presque chaque jour à Genève. Il était un homme de taille élevée, de belle figure grave, aux cheveux grisonnants. Très riche, il gérait lui-même sa fortune et surveillait sa propriété avec l'aide de son secrétaire Jean Delaval. Il avait encore des employés.

Dès leur entrée, l'agent d'instruction recueille les premières constatations de l'agent qui avait enquêté tout le matin. La capture du coupable, toujours imminente, d'ailleurs, n'était pas encore effectuée, mais on surveillait toutes les issues entre les routes et le lac, et ce, de Crans à Founex. Une évasion était impossible.

La petite troupe se rend au salon. Aussitôt, l'ordre parfait est remarqué. Pas un meuble, pas un bibelot qui ne parait occuper sa place habituelle, et pas un vide parmi ces meubles et ces bibelots. De part et d'autre étaient suspendus de magnifiques tableaux avec des personnages. Au fond, quatre belles toiles dans leurs cadres représentaient des scènes mythologiques.

C'étaient de célèbres tableaux de Rubens légués au comte Michel, par son oncle maternel. L'agent d'instruction observe...

Jo: Si le vol était le mobile du crime, en tout cas, ce salon n'en a pas été l'objet !

Gr: Qui sait ?

...

Le greffier parlait peu, mais toujours dans un sens contraire aux opinions du juge...

Jo: Voyons, le premier soin d'un voleur aurait été de déménager ces tableaux dont la renommée est universelle !

Gr: Peut-être n'en a-t-il pas eu le loisir...

Jo: C'est ce que nous allons déterminer...

...

À ce moment-là, le comte Michel entrait, suivi du médecin. Le comte, qui ne semblait pas ressentir l'agression dont il avait été victime, souhaite la bienvenue aux deux magistrats.

Puis il ouvre la porte de sa chambre. La pièce, où personne n'avait pénétré depuis le crime, sauf le docteur, offrait, à l'encontre du salon, le plus grand désordre.

Deux chaises étaient renversées, une des tables démolie, et plusieurs autres objets, une pendulette, un classeur, une boîte de papier à lettres gisaient sur le sol. Et il y avait du sang à certaines des feuilles blanches éparpillées.

Le médecin écarte le drap qui cachait le cadavre.

Jean Delaval, habillé de ses vêtements ordinaires et chaussé de bottines, était étendu sur le dos, un de ses bras repliés sous lui.

On avait ouvert sa chemise, et l'on apercevait une large blessure qui trouait sa poitrine...

Dr: La mort a dû être instantanée... un coup de couteau a suffi !

Jo: C'est sans doute le couteau que j'ai vu sur la cheminée du salon, près d'une casquette ?

CM: Oui, le couteau a été ramassé ici. Il provient de la panoplie du salon d'où ma nièce a arraché le fusil. Quant à la casquette de chauffeur, c'est évidemment celle du meurtrier...

...

L'agent a étudié encore certains détails de la pièce. Il a posé quelques questions au docteur, puis il a prié Monsieur Michel de lui faire le récit de ce qu'il avait vu et de ce qu'il savait. Voici comment le comte s'est exprimé...

CM: C'est Jean Delaval qui m'a réveillé. Je dormais mal, d'ailleurs, et j'avais l'impression d'entendre des pas, quand tout à coup, en ouvrant les yeux, je l'ai aperçu au pied de mon lit, sa lampe à la main, et tout habillé comme il l'est actuellement, car il travaillait souvent très tard dans la nuit. Il me semblait très agité, et il me dit à voix basse: "Il y a des gens dans le salon." En effet, j'ai alors perçu du bruit. Je me suis levé et j'ai entrebâillé doucement la porte...

...

CM: Au même instant, la porte qui donne sur le grand salon était poussée, et un homme est apparu qui a bondi sur moi et m'a étourdi d'un coup de poing. Je vous raconte cela sans aucun détail, car ces faits se sont passés avec une extraordinaire rapidité...

Jo: Et après ?

CM: Après, je ne sais pas... quand je suis revenu à moi, Delaval était étendu là, mort...

Jo: À première vue, vous ne soupçonnez personne ?

CM: Personne...

Jo: Avez des ennemis ?

CM: Je ne m'en connais pas...

Jo: Monsieur Delaval n'en avait pas non plus ?

CM: Delaval !, un ennemi ?

CM: C'était le meilleur type qui soit. Depuis vingt ans qu'il était mon secrétaire, et, je puis le dire, mon confident, je n'ai jamais vu autour de lui que de la sympathie et de l'amitié...

Jo: Pourtant, il y a eu escalade, il y a eu meurtre, il faut bien un motif à tout cela...

CM: Le motif ?, mais c'est le vol, purement et simplement !

Jo: On vous a donc volé quelque chose ?

CM: Rien...

Jo: Mais alors ?

CM: Alors, si l'on n'a rien volé et s'il ne manque rien, on a du moins emporté quelque chose...

Jo: Quoi ?

CM: Je l'ignore, mais ma fille et ma nièce vous diront, en toute certitude, qu'elles ont vu successivement deux hommes traverser le parc, et qu'ils portaient d'assez volumineux fardeaux...

Jo: Ces demoiselles...

...

CM: Ces demoiselles ont-elles rêvé ?, je serais tenté de le croire, car, depuis ce matin, je m'épuise en recherches et en suppositions...

...

On fait venir les deux cousines dans le grand salon. Suzanne, toute pâle, tremblait encore, elle pouvait à peine parler. Raymonde, plus énergique et plus virile, plus belle aussi avec l'éclat doré de ses yeux bruns, raconte les événements de la nuit et la part qu'elle y avait prise...

Jo: Votre déposition est-elle catégorique ?

R: Absolument, les deux hommes qui traversaient le parc emportaient des objets !

Jo: Et le troisième ?

R: Il est parti d'ici les mains vides...

Jo: Sauriez-vous nous donner un signalement ?

R: Il n'a cessé de nous éblouir avec sa lampe. Tout au plus dirai-je qu'il est grand et lourd d'aspect...

Jo: Est-ce ainsi qu'il vous est apparu ?

S: Oui... ou plutôt non... moi, je l'ai vu de taille moyenne et mince...

...

L'agent sourit, habitué aux divergences d'opinion et de vision chez les témoins d'un même fait. Nous voici donc en présence d'un individu qui est à la fois grand et petit, gros et mince et de deux individus que l'on accuse d'avoir enlevé des objets... qui s'y trouvent encore. L'agent ne détestait ni la galerie ni les occasions de montrer au public son savoir-faire, ainsi que l'attestait le nombre croissant des personnes qui se pressaient dans le salon.

Aux journalistes s'étaient joints le voisin et son fils,
 puis le personnel du château et les deux chauffeurs.
 L'agent reprend...

Jo: Il s'agirait aussi de se mettre d'accord sur la façon
 dont a disparu ce troisième personnage. Vous avez tiré
 avec ce fusil, Mademoiselle, et de cette fenêtre ?

R: Oui, l'homme atteignait le grand frêne, avant
 les buissons...

Jo: Mais il s'est relevé ?

R: À moitié, seulement. Hector est aussitôt descendu pour
 parer l'accès au lac. Je l'ai suivi, laissant ici notre
 domestique Albert...

...

Albert, à son tour, fait sa déposition, et l'agent conclut...

Jo: Par conséquent, d'après vous, le blessé n'a pas pu s'enfuir
 par le lac, puisque votre camarade surveillait la plage,
 ni par le nord, puisque vous l'auriez vu traverser
 la pelouse. Donc, logiquement, il est, à l'heure actuelle,
 quelque part dans la partie sud...

A: C'est ma conviction...

Jo: Est-ce la vôtre, Mademoiselle ?

...

R: Oui !

H: Et la mienne aussi !

...

Le greffier s'étonne, d'un ton narquois que le champ
 des investigations était étroit, et qu'il n'y a qu'à continuer
 les recherches commencées depuis quatre heures.

L'agent prend la casquette en cuir sur la cheminée, l'examine, et demande alors à l'agent enquêteur de la gendarmerie de se renseigner sur la provenance de ladite casquette, mais l'enquêteur réplique que même qu'il trouvait le magasin, il n'aurait pas de nom, car on n'enregistre pas les noms des clients, même pour une telle banale casquette, soit-elle en cuir.

Quant au champ des investigations, il se résumait au littoral du lac et de la propriété voisine au sud. C'était inutile de chercher vers le nord, car le seul type qui s'en était échappé par là était déjà bien loin de ces lieux.

De là à s'échapper par le lac, s'il y avait la possibilité de le traverser, c'était tout de même 4 kilomètres de nage, et blessé, c'était utopique. Tout de suite, dans le gazon, on note le passage du fugitif. À deux endroits, des traces de sang noirci, presque desséché, ont été observées.

À l'extrémité du parterre de verdure, il n'y avait plus qu'une seule échappatoire: le lac, mais un grillage fermait l'accès sur le peu de rochers qu'il y avait. Comment le blessé aurait-il pu échapper aux regards de la jeune fille, de Hector et de Albert ?

L'agent d'instruction est allé voir le garage qui était bien fermé de l'intérieur. La petite porte d'entrée était très solide et sécurisée, et pour cause. Le garage contenait une petite collection de voitures, et ici, rien ne manquait, il n'y avait aucune trace.

Quant à la maison du jardinier, elle était petite et elle n'offrait aucun abri, de plus, le jardinier n'avait rien aperçu de toute la nuit, mis à part les coups de feu.

S'il s'est inquiété, vu l'agitation des propriétaires, il ne s'en est même pas mêlé. L'inspection aboutissait au portail d'entrée de la propriété. L'agent se penche vers des marques différentes laissées par tous les véhicules qui sont venus et, peut-être, repartis pendant la nuit.

Raymonde et Hector avaient cru entendre, après le coup de fusil, le "halètement" d'une automobile. L'agent d'instruction insinue que le blessé a donc rejoint ses complices, mais Hector réplique qu'il était là et qu'il n'avait rien aperçu de ce côté-ci. Pourtant, il fallait bien que cet individu soit quelque part.

L'agent hausse les épaules et s'en retourne vers le château, puis il est allé inspecter les haies du côté nord. S'il était alors plus facile de s'en aller par là, les traces étaient inexistantes. Il fallait alors interroger tous les petits cailloux des sentiers qui sillonnaient la pelouse sous les arbres.

Si les voleurs s'en étaient allés par ici, il leur était facile de ne laisser aucune trace. Tous les moyens sont bons. Les voisins n'ont rien vu ni entendu. Aucune trace de ce côté-là n'était exploitable. De plus, une grande clôture sépare les propriétés.

S'en aller par le lac était possible, là aussi, mais tout le monde aurait entendu un bruit de moteur et vu les ondulations sur l'eau, alors que le lac est resté de marbre. Décidément, l'affaire s'annonçait mal. Un vol où rien n'était volé, un prisonnier invisible, il n'y avait pas de quoi se réjouir.

Il était tard. Monsieur Michel prie les magistrats à rester à dîner ainsi que les deux journalistes.

On mangeait silencieusement, puis l'agent est retourné dans le salon où il interrogeait les domestiques.

Puis c'est une nouvelle automobile qui arrive.

Un agent vient informer l'agent d'instruction que des gens ont vu une voiture très tôt, ce matin...

Jo: Qui ?, et quelle sorte de voiture ?

Ag: Un ouvrier boulanger qui se rendait à son travail a vu un coupé à quatre places... vous savez, ces voitures basses...

Jo: Quelle direction, voyons ?

Ag: Sans doute de par ici en direction de Founex, et ce qu'il a remarqué, elle était en pleine accélération, et ça l'a intrigué...

Jo: Elle venait de démarrer...

Ag: Assurément...

Jo: Où était-ce ?, vous faut-il toujours tout vous demander ?

...

Ag: Pardon... je suis intimidé... c'est ma première affaire. C'était à 100 mètres d'ici, environ...

...

Il y a eu un moment d'effarement. L'agent d'instruction, stupéfait, tâchait de comprendre. Soudain, il sursaute, frappé d'un coup de lumière.

Jo: Où est le jardinier ?, qu'on l'amène ici !

...

L'agent et son subordonné coururent en hâte vers la petite maison annexe. Au bout de quelques minutes, l'agent revenait seul...

Jo: Eh bien, où est le jardinier ?

Ag: Il a déjeuné, et puis...

Jo: Et puis ?

Ag: Il est parti ce matin...

Jo: Avec sa voiture ?

Ag: Non, on est venu le chercher...

Jo: Ha ! Monsieur Michel, où est donc votre jardinier ?

CM: Ma foi, je ne saurais dire, il est libre.

Je ne le surveille pas...

Jo: Il nous faut ce gredin !

CM: Mon jardinier ?

Jo: Non, l'homme qui était encore là ce matin et qui a filé...
à l'anglaise !

...

Le greffier a eu un léger ricanement...

Gr: Très drôle !, très amusant !, le voleur est le jardinier !

Ah ! le brave homme nous a proprement roulés !

CM: Mon jardinier ?

Gr: Non, le voleur !

Jo: Filez ! Qu'on le rattrape ! Qu'on nous le ramène !

Avec deux de vos hommes, et au galop !

Gr: Excusez, mais il est loin !

Jo: Si loin qu'il soit, il faudra bien qu'on mette
la main sur lui !

Ag: Je l'espère, mais je crois, Monsieur l'agent d'instruction,
que nos efforts doivent surtout se concentrer ici.

Veuillez lire ce papier que j'ai trouvé dans les poches
d'une veste !

Jo: Quelle veste ?

Ags: Celle du jardinier... enfin...

...

Et le greffier tend au juge un papier plié en quatre où se lisaient ces quelques mots tracés au crayon, d'une écriture un peu vulgaire:

Malheur à la demoiselle si elle a tué le patron.

L'incident a causé une certaine émotion...

Gr: À bon entendeur, nous sommes avertis !

Jo: Monsieur le Comte, je vous supplie de ne pas vous inquiéter. Vous non plus, Mesdemoiselles.

Cette menace n'a aucune importance, puisque la justice est sur les lieux. Toutes les précautions seront prises.

Je réponds de votre sécurité. Quant à vous,

Messieurs les reporters, je compte sur votre discrétion...

...

C'est grâce à ma complaisance que vous avez assisté à cette enquête, et ce serait mal me récompenser...

...

Il s'interrompt, comme si une idée le frappait, regarde les deux jeunes gens tour à tour, et s'approche de l'un d'eux...

Jo: À quel journal êtes-vous attaché ?

...: Au Journal de Genève...

Jo: Avez-vous une carte de presse ?

...: La voici...

...

Le document était en règle. Il n'y avait rien à dire, mais l'agent interpelle l'autre reporter...

Jo: Et vous, Monsieur ?

...: Moi ?

Jo: Oui, vous, je vous demande à quelle rédaction vous appartenez...

...: Mon Dieu, Monsieur l'agent, j'écris dans plusieurs journaux...

Jo: Votre carte de presse, s'il vous plaît ?

...: Mille excuses, je n'en ai pas...

Jo: Ah !, et comment se fait-il ?

...: Pour qu'un journal vous délivre une carte, il faut y écrire de façon suivie, et ce n'est pas mon cas...

Jo: Et ?

...: Eh bien, je ne suis que collaborateur occasionnel. J'envoie de droite et de gauche des articles qui sont publiés... ou refusés, selon les circonstances...

Jo: Dans ce cas, votre carte d'identité ?

...: Mon nom ne vous apprendrait rien. Quant à mes papiers, je... je ne les ai pas sur moi...

Jo: Vous n'avez même pas un papier quelconque faisant foi de votre profession !

...: À vrai dire, je n'ai pas de profession...

Jo: Mais enfin, Monsieur, vous ne prétendez cependant pas garder l'incognito après vous être introduit ici par ruse, et avoir surpris les secrets de la justice !

...: Je vous prierai de remarquer, Monsieur l'agent, que vous ne m'avez rien demandé quand je suis venu, et que, par conséquent, je n'avais rien à dire. En outre, il ne m'a pas semblé que l'enquête soit secrète, puisque tout le monde y assiste... même un des coupables !

...

Il parlait doucement, d'un ton de politesse infinie.
 C'était un tout jeune homme, très grand et très mince,
 vêtu d'un pantalon un peu trop court et d'un veston trop
 étroit. Il avait une figure rose de jeune fille, un front
 large planté de cheveux en brosse et une barbe blonde mal
 taillée. Ses yeux brillaient d'intelligence. Il ne semblait
 nullement embarrassé et il souriait d'un sourire sympathique
 où il n'y avait pas trace d'ironie.

L'agent d'instruction l'observait avec une méfiance agressive.
 Les deux agents s'avancèrent. Le jeune homme répliqua...

...: Monsieur l'agent, vous me soupçonnez d'être
 un des complices. Mais, s'il en était ainsi,
 ne me serais-je point esquivé plus tôt, selon
 l'exemple de mon camarade ?

Jo: Vous pouviez espérer...

...: Tout espoir aurait été absurde. Réfléchissez,
 Monsieur l'agent, et vous conviendrez qu'en bonne logique...

...

L'agent le regarde droit dans les yeux...

Jo: Assez de plaisanteries ! Votre nom ?

I: Isidore Bielinann...

Jo: Votre profession ?

I: Élève au lycée à Morges...

Jo: Élève !?, vous vous moquez de moi ! Il ne faudrait pas
 que ce petit jeu se prolonge !

I: Je vous avoue, Monsieur l'agent, que votre surprise
 m'étonne. Qu'est-ce qui s'oppose à ce que je sois élève
 au lycée à Morges ? Ma barbe peut-être ?
 Rassurez-vous, elle est fausse !

...

Isidore Bielinmann arrache les quelques boucles qui ornaient son menton, et son visage imberbe a paru plus juvénile encore et plus rose, un vrai visage de lycéen avec un rire d'enfant. Convaincu ou non, l'agent n'avait point l'air de trouver l'histoire à son gout. Il demanda d'un ton bourru...

Jo: Que faites-vous ici ?

I: Euh... je m'instruis...

Jo: Il y a des lycées pour cela... le vôtre...

I: Vous oubliez, Monsieur l'agent, qu'aujourd'hui, 23 avril, nous sommes en pleines vacances de Pâques...

Jo: Et alors ?

I: Eh bien, j'ai toute liberté d'employer ces vacances à ma guise...

Jo: Et vous n'allez pas chez vos parents ?

I: Nous habitons au nord du canton, et mon père m'a conseillé un petit voyage sur la côte...

Jo: Avec une fausse barbe ?

...

I: Oh !, ça non, l'idée est de moi. Au lycée, nous parlons beaucoup d'aventures mystérieuses, nous lisons des romans policiers où l'on se déguise parfois... Nous imaginons des tas de choses compliquées et terribles. Alors j'ai voulu m'amuser et j'ai mis une fausse barbe. En outre, j'avais l'avantage qu'on me prenait au sérieux et je me faisais passer pour un vrai journaliste. C'est ainsi qu'hier soir, après plus d'une semaine insignifiante, j'ai eu le plaisir de connaître mon confrère de Genève, et que, ce matin, ayant appris l'affaire Michel, il m'a proposé fort aimablement de l'accompagner...

...

Isidore Bielinmann disait tout cela avec une simplicité franche, un peu naïve, et dont il n'était pas possible de ne pas sentir le charme.

L'agent lui-même, tout en se tenant sur une réserve défiante, se plaisait à l'écouter. Il lui demande encore d'un ton moins bourru...

Jo: Et vous êtes content de votre expédition ?

I: Ravi ! Je n'avais jamais assisté à une affaire de ce genre, et celle-ci ne manque pas d'intérêt !

Jo: Ni de ces complications mystérieuses que vous prisez fortement...

I: Et qui sont si passionnantes, Monsieur l'agent !

Je ne connais pas d'émotion plus grande que de voir tous les faits qui sortent de l'ombre, qui se groupent les uns contre les autres, et qui forment peu à peu la vérité probable...

Jo: La vérité probable, comme vous y allez, jeune homme ! Est-ce à dire que vous avez, déjà prête, votre petite solution de l'énigme ?

I: Oh !, non, seulement... il me semble qu'il y a certains points où il n'est pas impossible de se faire une opinion, et d'autres, même, tellement précis, qu'il suffit... de conclure...

Jo: Eh !, mais, cela devient très curieux et je vais enfin savoir quelque chose, car je vous le confesse à ma grande honte, je ne sais encore rien...

I: C'est que vous n'avez pas eu le temps de réfléchir, Monsieur l'agent. L'essentiel est de réfléchir.

Il est si rare que les faits ne portent pas en eux-mêmes leur explication. N'est-ce pas votre avis ? En tout cas, je n'en ai pas constaté d'autres que ceux qui sont consignés au procès-verbal...

Jo: Bien ! De sorte que si je vous demandais
quels sont les objets volés dans ce salon ?

I: Je vous répondrais que je les connais...

Jo: Bravo ! Monsieur en sait plus long là-dessus
que le propriétaire lui-même !

Jo: Monsieur Michel a son compte: M. Bielinann n'a pas
le sien. Il lui manque une bibliothèque et une statue
grandeur nature que personne n'avait jamais remarquées.
Et si je vous demandais le nom du meurtrier ?

I: Je vous répondrais que je le connais aussi...

...

Il y a eu un sursaut chez les assistants. Le greffier et
le journaliste se rapprochent. Monsieur Michel et les deux
jeunes filles écoutaient attentivement, impressionnés par
l'assurance tranquille de Bielinann...

Jo: Connaissez-vous le nom du meurtrier ?

I: Oui !

Jo: Et l'endroit où il se trouve, peut-être ?

I: Oui !

...

L'agent se frottait les mains...

Jo: Quelle chance ! Cette capture sera l'honneur de
ma carrière. Et vous pouvez, dès maintenant, me faire
ces révélations foudroyantes ?

I: Dès maintenant, oui... ou bien, si vous n'y voyez pas
d'inconvénient, dans une heure ou deux, lorsque
j'aurai assisté jusqu'au bout à l'enquête
que vous poursuivrez...

Jo: Mais non, tout de suite, jeune homme !

...

À ce moment, Raymonde, qui, depuis le début de cette scène, n'avait pas quitté du regard Isidore Bielinann, s'avance vers l'agent...

R: Monsieur l'agent...

Jo: Que désirez-vous, Mademoiselle ?

...

Deux ou trois secondes, elle hésite, les yeux fixés sur Bielinann, puis, s'adressant à l'agent...

R: Je vous prierais de demander à Monsieur la raison pour laquelle il se promenait hier sur le sentier qui aboutit au lac...

...

Quel coup de théâtre !

Isidore Bielinann paraissait interloqué...

I: Moi, Mademoiselle ! Moi ! Vous m'avez vu ici hier ?

...

Raymonde restait pensive, les yeux toujours attachés à Bielinann, comme si elle cherchait à bien établir en elle sa conviction... Elle prononce d'un ton posé...

R: J'ai rencontré sous les arbres, à quatre heures de l'après-midi, un jeune homme de la taille de monsieur, habillé comme lui, et qui portait la barbe taillée comme la sienne... et j'ai eu l'impression qu'il cherchait à se dissimuler...

I: Et c'était moi ?

...

R: Il me serait impossible de l'affirmer d'une façon absolue, car mon souvenir est un peu vague. Cependant... il me semble bien... sinon la ressemblance serait étrange...

...

Déjà dupé par l'un des complices, l'agent allait-il se laisser jouer par ce soi-disant collégien ?

L'agent était perplexe. Isidore prétend que mademoiselle se trompe, car hier, à cette heure, il était à Montreux.

L'agent demande à le prouver, et il ordonne qu'un homme lui tienne compagnie. Le visage de Isidore Bielinmann marquait une vive contrariété. Il demande à ce que l'agent se presse. Le fait est que son père est âgé, et il ne souhaite pas que son père apprenne sa virée à Montreux.

Le ton larinoyant de la voix déplut à l'agent. Cela sentait la scène de mélodrame.

Néanmoins, il promet que ce soir, ou demain au plus tard, il saura à quoi s'en tenir. L'après-midi s'avçait.

L'agent retourne dans la maison du jardinier puis dans le garage, en ayant pris soin d'en entendre l'entrée à tous les curieux, et patiemment, avec méthode, divisant le terrain en parcelles successivement étudiées, il dirige lui-même les investigations.

En fin de journée, il n'était guère plus avancé...
 Il déclare devant une armée de reporters qui avaient envahi
 l'allée château...

Jo: Messieurs, tout nous laisse supposer que le blessé est là,
 à portée de notre main, tout, sauf la réalité des faits.
 Donc, à notre humble avis, il a dû s'échapper,
 et c'est dehors que nous le trouverons...

...

Par précaution, cependant, il organise, en accord avec
 ses agents, la surveillance de la propriété, et, après, un nouvel
 examen des deux salons et une visite complète du château,
 après s'être entouré de tous les renseignements nécessaires,
 il est reparti en compagnie de son greffier.

Beaucoup plus tard, la nuit vient. La chambre du comte
 devant rester close, il est allé dormir dans une autre
 chambre.

Au salon, sous l'oeil attentif d'un garde que l'on avait attaché
 à sa personne, le jeune Isidore Bielinann somnait sur
 un canapé. Dehors, les agents, le voisin et une douzaine
 d'hommes s'étaient postés sur tout le terrain.

Jusqu'à 23 heures, tout était tranquille...
 mais à 23 heures 10, un coup de feu retentit
 de l'autre côté du château.

Tous s'élancent et doublent le château par la gauche.
 Dans l'ombre, une silhouette s'esquive. Puis, tout de suite,
 un second coup de feu les attire plus loin, presque aux limites
 de la terre.

Et soudain, comme ils arrivaient en troupe à la grande clôture, des flammes jaillissent à l'opposé, à l'arrière du garage. Très vite, les flammes aussitôt s'élèvent en une colonne épaisse. La brise emportait la fumée vers la maison voisine.

Avant tout, il a fallu parer au danger. Ils s'y employaient tous avec d'autant plus d'ardeur que même le comte Michel a accouru sur le lieu du sinistre, les encourageait par la promesse d'une récompense.

Quand ils ont été maîtres de l'incendie, il était 2 heures du matin. Toute poursuite aurait été vaine...

CM: Et je ne serai pas fâché de savoir la raison de cette attaque. Mettre le feu à ces pellets de bois me paraît bien inutile !

Ag: Venez avec moi, Monsieur le Comte... la raison, je vais peut-être vous la dire...

...

Ensemble, ils arrivaient devant le château.

Au pied du grand escalier, du côté nord, deux agents étaient étendus à terre, ficelés, bâillonnés, avec un bandeau sur les yeux...

Ag: Monsieur le Comte, nous avons été joués comme des enfants !

CM: En quoi ?

Ag: Les coups de feu... l'attaque... l'incendie... tout cela étaient des blagues pour nous attirer là-bas... une diversion... Pendant ce temps, on ligotait nos deux hommes et l'affaire était faite !

CM: Quelle affaire ?

Ag: L'enlèvement du blessé, parbleu !

CM: Allons donc, vous croyez ?

Ag: Si je crois ! C'est la vérité ! Voilà bien 10 minutes que l'idée m'en est venue. Je suis un imbécile de ne pas y avoir pensé plus tôt. On les aurait tous pincés !

...

L'agent principal frappe du pied de rage...

Ag: Mais où ? Par où sont-ils passés ? Par où l'ont-ils enlevé ? Et le gredin, où se cachait-il ? Car enfin, quoi !, on a battu le terrain toute la journée, et un individu ne se cache pas dans une touffe d'herbe, surtout quand il est blessé. C'est de la magie, ces histoires-là !

...

L'agent principal n'était pas au bout de ses étonnements. À l'aube, quand on pénétrait dans le grand salon qui servait de cellule au jeune Bielinmann. On constatait que le jeune Bielinmann avait disparu. Sur une chaise, courbé, dormait le garde. À côté de lui, il y avait une carafe et deux verres. Au fond de l'un de ces verres, on apercevait un peu de poudre blanche. Après examen, il a été prouvé, d'abord que Bielinmann avait administré un narcotique au garde, puis qu'il n'avait pu s'échapper que par le balcon, et sauter une hauteur de deux mètres cinquante.

Chapitre 2 : Isidore Biemann

Extrait du journal de Genève :

NOUVELLES DE LA NUIT

Enlèvement du docteur Delatre. Un coup d'une audace folle.

Au matin, coup de théâtre, le docteur était de retour chez lui. L'agent principal qui avait commencé son enquête a vite donné l'alerte. Son patron s'est rendu sur place pour prendre de ses nouvelles...

Dr: Tout ce que je puis vous dire, c'est que l'on m'a traité avec les plus grands égards. Les trois compagnons étaient les gens les plus charmants que je connaisse, d'une politesse exquise, spirituels et bons causeurs, ce qui n'était pas à dédaigner, étant donné la longueur du voyage...

C: Combien de temps cela dura-t-il ?

Dr: Bien 30 minutes...

C: Et le but de ce voyage ?

Dr: J'ai été conduit auprès d'un malade dont l'état nécessitait une intervention chirurgicale immédiate...

C: Et cette opération a réussi ?

...

Dr: Oui, mais les suites sont à craindre. Ici, je répondrais du malade. Là-bas... dans les conditions où il se trouve...

C: De mauvaises conditions ?

Dr: Une chambre d'auberge...

C: Alors, qui peut le sauver ?

Dr: Un miracle... et puis sa constitution d'une force exceptionnelle...

C: Et vous ne pouvez en dire davantage sur cet étrange client ?

Dr: Non... d'abord, j'ai juré, et ensuite j'ai reçu la somme de dix-mille francs, au profit de ma clinique. Si je ne garde pas le silence, cette somme me sera reprise au double !

C: Allons donc ! Vous y croyez ?

Dr: Ma foi, oui, je le crois. Tous ces gens-là m'ont l'air extrêmement sérieux...

...

Telles étaient les déclarations du docteur.

À Céligny, au château du Comte Michel, dans la nuit de dimanche à lundi, un autre événement a eu lieu.

Un individu avait pénétré la propriété et s'était faufilé jusqu'au moment où il a été pincé par les gardes, puis emmené et solidement attaché dans la maison du jardinier.

L'agent d'instruction avait aussi mandaté le détective Maximine Delaroché de la Police fédérale de Berne pour qu'il tente de résoudre un problème inhabituel. Avec son collègue Vincent Dupertuis, ils étaient de vrais spécialistes, et ils sauront tirer le vrai du faux.

Au matin du lundi, les deux agents fédéraux sont instruits par l'agent, et tout de suite après, ils se rendent tous deux sur les lieux.

C'est après 9 heures qu'ils arrivent. Dès leur arrivée, l'agent principal annonce la capture qu'il avait opérée. On fait descendre le prisonnier.

C'était Isidore Bielinmann...

M: Monsieur Isidore Bielinmann ! Quelle bonne surprise !
L'excellent détective amateur, ici !, à notre disposition !
Mais c'est une aubaine !

...

Isidore le salue très bas, comme un confrère que l'on estime à sa valeur...

I: Il paraît, Monsieur, que vous avez reçu de bons renseignements sur moi ?

M: En effet, j'ai eu une longue séance avec l'agent qui a fait un formidable travail ici !

I: Alors, c'est très bien !

...

M: Il m'a aussi certifié que vous étiez en effet à Montreux au moment où Mademoiselle Raymonde a cru vous voir sur le sentier sous les arbres. Nous établirons, je n'en doute pas, l'identité de votre sosie. Ensuite, vous êtes bel et bien Isidore Bielinmann, élève au lycée de Morges, et même excellent élève, laborieux et de conduite exemplaire. Votre père habite Yverdon. Vous sortez une fois par mois chez Monsieur Berthod, lequel ne tarit pas d'éloges sur vous... de sorte que vous êtes libre !

I: Absolument libre ?

M: Absolument...

I: Magnifique !

M: Ah !, toutefois j'y mets une toute petite condition. Vous comprenez que je ne puis relâcher un monsieur qui administre des narcotiques, qui s'évade par les fenêtres, et que l'on prend ensuite en flagrant délit de vagabondage dans les propriétés privées...

I: Et donc ?

M: Eh bien !, nous allons reprendre l'entretien interrompu avec l'agent, et vous allez me dire où vous en êtes de vos recherches... En deux jours de liberté, vous avez dû les mener très loin, non ?

I: Ma foi...

...

Et comme l'agent Girard s'apprêtait à sortir, avec une affectation de dédain pour ce genre d'exercice...

M: Monsieur l'agent, restez, votre place est ici...

Je vous assure que Monsieur Bielinann vaut la peine qu'on l'écoute ! D'après mes renseignements, il est taillé d'une réputation d'observateur auprès de qui rien ne peut passer inaperçu, et ses condisciples, m'a-t-on dit, le considèrent comme votre émile, comme mon rival !

G: En vérité !?

M: Parfaitement. L'un d'eux m'a écrit:

"Si Bielinann déclare qu'il sait, il faut le croire, et, ce qu'il dira, ne doutez pas que ce soit l'expression exacte de la vérité."

Monsieur Isidore Bielinann, voici le moment où jamais de justifier la confiance de vos camarades. Nous sommes à l'écoute votre vérité...

...

Isidore souriait, et il répond...

I: Monsieur, vous êtes cruel. Vous vous moquez de pauvres collégiens qui se divertissent comme ils peuvent...

Vous avez bien raison, d'ailleurs, je ne vous fournirai pas d'autres motifs de me railler...

M: C'est que vous ne savez rien, Monsieur...

I: J'avoue, en effet, très humblement, que je ne sais rien, car je n'appelle pas "savoir quelque chose" la découverte de deux ou trois points plus précis qui n'ont pu, du reste, j'en suis sûr, échapper à l'agent...

M: Par exemple ?

I: Par exemple, l'objet du vol...

M: Ah !, décidément, l'objet du vol vous est donc connu ?

I: Comme à vous, je n'en doute pas. C'est même la première chose que j'ai étudiée, la tâche me paraissant plus facile...

M: Facile, vraiment ?

I: Mon Dieu, oui. Il s'agit tout au plus de faire un raisonnement...

M: Et ce raisonnement ?

I: Le voici, dépouillé de tout commentaire.

D'une part il y a eu vol, puisque ces deux demoiselles sont d'accord et qu'elles ont réellement vu deux hommes qui s'enfuyaient avec des objets...

M: Il y a donc eu vol...

I: D'autre part, rien n'a disparu, puisque Monsieur le Comte l'affirme et qu'il est mieux que personne en mesure de le savoir...

M: Rien n'a donc disparu...

I: De ces deux constatations il résulte inévitablement cette conséquence: du moment qu'il y a eu vol et que rien n'a disparu, c'est que l'objet emporté a été remplacé par un objet identique !

I: Il se peut, je m'empresse de le dire, que

ce raisonnement ne soit pas ratifié par les faits...

Mais je prétends que c'est le premier qui doit s'offrir à nous, et qu'on n'a le droit de l'écarter qu'après un examen sérieux...

M: Hum, en effet... c'est plausible... j'ai déjà eu affaire à un cas presque similaire...

Maximime Delaroche était visiblement intéressé...

I: Or, qu'y avait-il dans ce salon qui a pu attirer la convoitise des cambrioleurs ? Deux choses ! La tapisserie d'abord. Ce ne peut être cela. Une tapisserie ancienne ne s'unit pas, et la supercherie aurait sauté aux yeux. Restent les quatre Rubens...

M: Que dites-vous ?

I: Je dis que les quatre Rubens accrochés à ce mur sont faux !

M: Cela semble impossible !

I: Ils sont faux, à priori, fatalement, et sans appel !

M: Je vous répète que c'est impossible !

I: Sachez qu'il y a bientôt un an, Monsieur, un jeune homme, Monsieur Castilla, est venu ici au château et a demandé la permission de copier les tableaux de Rubens. ... Cette permission lui avait été accordée par Monsieur Michel... Chaque jour, durant cinq mois, du matin jusqu'au soir, Castilla travaillait dans ce salon. Ce sont les copies qu'il a faites, cadres et toiles, qui ont pris la place des quatre grands tableaux originaux légués à Monsieur Michel par son oncle...

M: La preuve ?

I: Je n'ai pas de preuve à donner. Un tableau est faux parce qu'il est faux, et j'estime qu'il n'est pas même nécessaire d'examiner ceux-là...

...

Tous se regardaient plein d'étonnement. L'agent ne songeait plus à se retirer. À la fin, Vincent murmurait...

V: "Il faudrait avoir l'avis de Monsieur Michel..."

...

Et l'agent Girard approuve. Maximine donne l'ordre qu'on prie le comte de venir au salon. C'était une véritable victoire que remportait le jeune journaliste. Contraindre deux hommes de métier, deux professionnels enquêteurs fédéraux et l'inspecteur, à faire état de ses hypothèses, il y avait là un hommage dont tout autre s'en serait enorgueilli.

Isidore Bielinann paraissait insensible à ces petites satisfactions d'amour-propre, et toujours souriant, sans la moindre ironie, il attendait.

Monsieur Michel entre...

M: Bonjour, Monsieur le Comte, je suis ici avec mon collègue pour la suite de l'enquête. Elle nous met en face d'une éventualité tout à fait imprévue, et nous vous les soumettons sous toutes réserves. Il se pourrait... je dis bien: il se pourrait... que les cambrioleurs, en s'introduisant ici, aient eu pour but de dérober vos quatre Rubens ou du moins de les remplacer par quatre copies... copies qu'aurait exécutées, il y a un an, un peintre du nom de Castilla. Voulez-vous examiner ces tableaux et nous dire si vous les reconnaissez pour authentiques ?

...

Le comte a réprimé un mouvement de contrariété, et il observe Bielinann, puis les deux enquêteurs bernois. Enfin, il répond sans prendre la peine de s'approcher des tableaux...

CM: J'espérais, Messieurs, que la vérité resterait ignorée. Puisqu'il en est autrement, je n'hésite pas à le déclarer: ces tableaux sont faux !

M: Vous le saviez donc ?

CM: Dès la première heure !

M: Pourquoi ne pas l'avoir dit ?

CM: Le possesseur d'un objet n'est jamais pressé de dire
que cet objet n'est pas... ou n'est plus authentique...

M: Cependant, c'était le seul moyen de les retrouver...

CM: Il y en avait un meilleur...

M: Lequel ?

CM: Celui de ne pas ébruiter le secret, de ne pas
effaroucher mes voleurs, et de leur proposer
le rachat des tableaux dont ils doivent être
quelque peu embarrassés...

M: Et maintenant, comment allez-vous communiquer avec eux ?

...

Le comte ne répondant pas, c'est Isidore qui riposte...

I: Simplement par une note insérée dans les journaux.

Cette petite note, publiée par Le Journal de Genève et
Le 24 Heures, est ainsi conçue: "Suis disposé à racheter
les tableaux."

...

Le comte approuvait d'un signe de tête. Une fois encore,
le jeune homme en remontait à ses aînés.

Maximine était beau joueur...

M: Décidément, cher Monsieur, je commence à croire que
vos camarades n'ont pas tout à fait tort. Sapristi,
quel coup d'œil ! Quelle intuition !

Si cela continue, Monsieur l'agent Girard, moi et
mon collègue, nous n'aurons plus rien à faire !

I: Oh !, tout cela n'était guère compliqué...

...

M: Le reste l'est davantage, voulez-vous dire ?
Je me rappelle en effet que vous avez affirmé
à l'agent que vous aviez l'air d'en savoir plus long.
Vous affirmiez que le nom du meurtrier vous était
connu ?

I: En effet...

M: Qui donc a tué Jean Delaval ? Cet homme
est-il vivant ? Où se cache-t-il ?

I: Il y a un malentendu entre nous, Monsieur,
ou plutôt un malentendu entre vous et la réalité
des faits, et cela depuis le début. Le meurtrier et
le fugitif sont deux individus distincts...

M: Que dites-vous ? L'homme que Monsieur Michel a vu
dans sa chambre et contre lequel il a lutté, l'homme
que ces demoiselles ont vu dans le salon et sur lequel
Mademoiselle a tiré, l'homme qui est tombé dans le parc
et que nous cherchons, cet homme-là n'est pas celui qui a
tué Jean Delaval ?

I: Non !

M: Avez-vous découvert les traces d'un troisième complice qui
aurait disparu avant l'arrivée de ces demoiselles ?

I: Non !

M: Alors je ne comprends plus... Qui donc est
le meurtrier de Jean Delaval ?

I: Jean Delaval a été tué par...

...

Bielmann s'interrompt, demeure pensif un instant et reprend...

I: Mais auparavant, il faut que je vous montre le chemin que j'ai suivi pour arriver à la certitude, et les raisons mêmes du meurtre... sans quoi mon accusation vous semblerait monstrueuse... Et elle ne l'est pas... non, elle ne l'est pas... Il y a un détail qui n'a pas été remarqué et qui, cependant, a la plus grande importance, c'est que Jean Delaval, au moment où il a été frappé, il était vêtu de tous ses vêtements, chaussé de ses bottines, bref, habillé comme on l'est en plein jour. Or, le crime a été commis à quatre heures du matin...

M: J'ai relevé cette bizarrerie, Monsieur Michel m'a répondu que Delaval passait une partie de ses nuits à travailler...

I: Les domestiques disent au contraire qu'il se couchait régulièrement de très bonne heure. Mais admettons qu'il soit debout: pourquoi a-t-il défait son lit, de manière à faire croire qu'il était couché ? Et s'il était couché, pourquoi, en entendant du bruit, a-t-il pris la peine de s'habiller des pieds à la tête, au lieu de se vêtir sommairement ?

...

J'ai visité sa chambre le premier jour: ses pantoufles étaient au pied de son lit. Qui l'a empêché de les mettre plutôt que de chausser ses bottines ?

M: Jusqu'ici, je ne vois pas...

I: Jusqu'ici, en effet, vous ne pouvez voir que des anomalies. Elles m'ont paru cependant beaucoup plus suspectes quand j'appris que le peintre Castella, le copiste des Rubens, avait été présenté au comte par Jean Delaval lui-même ?

M: Eh bien ?

I: Eh bien !, de là à conclure que Jean Delaval et Castilla étaient complices, il n'y a qu'un pas. Ce pas, je l'avais franchi lors de ma conversation avec l'agent...

M: Un peu vite, il me semble...

I: En effet, il fallait une preuve matérielle.

Or, j'avais découvert dans la chambre de Delaval, sur une des feuilles du sous-main où il écrivait, cette adresse, qui s'y trouve encore d'ailleurs, décalquée à l'envers par le buvard: Monsieur SDN, bureau 97, Jverdon. Le lendemain, on découvrait que le message envoyé par le pseudo-chauffeur portait cette même adresse: SDN, bureau 97. La preuve matérielle existait, Jean Delaval correspondait avec la bande qui avait organisé l'enlèvement des tableaux !

...

Maximine ne soulève aucune objection...

Mi: Soit. La complicité est établie. Et donc, vous en concluez ?

I: Ceci d'abord, c'est que ce n'est pas le fugitif qui a tué Jean Delaval, puisque Jean Delaval était son complice...

M: Mais alors ?

I: Monsieur, rappelez-vous la première phrase qu'a prononcée Monsieur Michel lorsqu'il se réveillait de son évanouissement. La phrase, rapportée par Mademoiselle Michel, est au procès-verbal:

"Je ne suis pas blessé. Et Delaval ?...

Est-ce qu'il vit ? Le couteau ?"

...

I: Et je vous prie de la rapprocher de cette partie de son récit, également consignée au procès-verbal, où Monsieur Michel raconte l'agression:

"L'homme bondit sur moi et m'étendit d'un coup de poing à la nuque." Comment Monsieur Michel, qui était évanoui, pouvait-il savoir en se réveillant que Delaval avait été frappé par un couteau ?

...

Bielmann n'a pas attendu de réponse à sa question. On aurait dit qu'il se hâtait pour la faire lui-même et couper court à tout commentaire.

Il reprend aussitôt...

I: Donc, c'est Jean Delaval qui a conduit les trois cambrioleurs jusqu'à ce salon. Tandis qu'il s'y trouve avec celui qu'ils appellent leur chef, un bruit se fait entendre dans le petit salon. Delaval ouvre la porte.

Reconnaissant Monsieur Michel, il se précipite vers lui, armé du couteau. Monsieur Michel réussit à lui arracher ce couteau, l'en frappe, et tombe lui-même frappé d'un coup de poing par cet individu que les deux jeunes filles devaient apercevoir quelques minutes après...

...

De nouveau, tous se regardèrent.

L'agent Girard hoche la tête d'un air déconcerté.

Maximine reprend alors...

M: Monsieur le Comte, dois-je croire que cette version est exacte ?

...

Monsieur Michel ne répondait pas...

M: Voyons, Monsieur le Comte, votre silence nous permet de le supposer...

...

Très nettement, Monsieur Michel prononce...

CM: Cette version est exacte en tous points...

...

Maximine sursaute...

M: Alors je ne comprends pas que vous ayez induit la justice en erreur. Pourquoi dissimuler un acte que vous aviez le droit de commettre, étant en légitime défense ?

CM: Depuis vingt ans, Delaval travaillait à mes côtés. J'avais confiance en lui. Il m'a rendu des services inestimables. S'il m'a trahi, à la suite de je ne sais quelles tentations, je ne voulais pas, du moins, en souvenir du passé, que sa trahison soit connue...

M: Vous ne vouliez pas, soit, mais vous deviez...

CM: Je ne suis pas de votre avis, Monsieur...

Du moment qu'aucun innocent n'était accusé de ce crime, mon droit absolu était de ne pas accuser celui qui a été à la fois le coupable et la victime. Il est mort.

J'estime que la mort est un châtement suffisant...

M: Mais maintenant, Monsieur le Comte, maintenant que la vérité est connue, vous pouvez parler...

CM: Oui. Voici deux brouillons de lettres écrites par lui à ses complices. Je les ai pris dans son portefeuille, après sa mort...

M: Et le mobile du vol ?

CM: Allez à Genève, au 18 de la rue de Monchoisy.
Là, demeure une certaine Madame Verdier. C'est pour cette femme que Delaval a volé, pour subvenir à ses besoins d'argent... il l'a connue il y a deux ans...

...

Ainsi tout s'éclairait. Le drame sortait de l'ombre et peu à peu apparaissait sous un véritable jour...

M: Continuons après que le comte se soit retiré...

I: Ma foi, je suis à peu près au bout de mon rouleau...

M: Mais le fugitif, le blessé ?

I: Là-dessus, Monsieur, vous en savez autant que moi... on a suivi son passage dans le gazon... vous savez...

M: Oui, je sais... mais, depuis, ils l'ont enlevé, et ce que je voudrais, ce sont des indications sur cette auberge...

...

Isidore éclate de rire...

I: L'auberge ! L'auberge n'existe pas !, c'est un truc pour dépister la justice, un truc ingénieux puisqu'il a réussi !

M: Cependant, le docteur Delatre affirme...

I: Eh !, justement ! C'est parce que le docteur Delatre affirme qu'il ne faut pas le croire. Comment !, le docteur Delatre n'a voulu donner sur toute son aventure que les détails les plus vagues !, il n'a rien voulu dire qui aurait pu compromettre la sûreté de son client...

Et voilà tout à coup qu'il attire l'attention sur une auberge ! Mais soyez certain que, s'il a prononcé ce mot d'auberge, c'est qu'il lui a été imposé.

...

I: Soyez certain que toute l'histoire qu'il nous a servie lui a été dictée sous peine de représailles terribles.

Le docteur a une femme et une fille...

Il les aime trop pour désobéir à des gens dont il a éprouvé la formidable puissance. Et c'est pourquoi il a fourni à vos efforts la plus précise des indications...

M: Si précise qu'on ne peut pas trouver l'auberge...

I: Si précise que vous ne cessez pas de la chercher, contre toute vraisemblance, et que vos yeux se sont détournés du seul endroit où l'homme puisse être, de cet endroit mystérieux qu'il n'a pas quitté, qu'il n'a pas pu quitter depuis l'instant où, blessé par Mademoiselle, il est parvenu à s'y glisser, comme une bête dans sa tanière...

M: Mais où, sacrebleu ?

I: Dans la maison du jardinier !

M: Elle a été fouillée !

...

I: C'est pourtant là qu'il s'est terré, Monsieur, c'est là qu'il faut borner vos recherches ! C'est là, et pas ailleurs, que vous trouverez les traces de Stéphane Dafflon !

M: Stéphane Dafflon !?

...

Maximine s'est exclamé en sursautant.

Il y eut un silence un peu solennel, où se prolongaient les syllabes du fameux nom.

Stéphane Dafflon, le grand aventurier, le roi des cambrioleurs... était-ce possible que c'était lui l'adversaire vaincu, et cependant invisible, après lequel on s'acharnait en vain depuis plusieurs jours ?

Mais Stéphane Dafflon pris au piège, enfin arrêté par Maximine, c'était la fortune, la gloire !

L'agent Girard n'avait pas bronché.
Isidore lui dit alors...

I: Vous êtes de mon avis, n'est-ce pas Monsieur l'agent ?

G: Parbleu !

I: Vous non plus, n'est-ce pas, vous n'avez jamais douté que ce soit lui l'organisateur de cette affaire ?

...

G: Ma fois, à tant y réfléchir... La signature y est.
Un coup de Stéphane Dafflon diffère d'un autre coup comme un visage d'un autre visage. Il n'y a qu'à ouvrir les yeux !

M: Vous croyez... vous croyez...

I: Si je crois !? Tenez, rien que ce petit fait:
sous quelles initiales ces gens-là correspondent-ils entre eux ? SDN, c'est-à-dire la première lettre du prénom, la première et la dernière du nom Dafflon...

G: Ah !, rien ne vous échappe. Vous êtes un rude type, le vieux Girard met bas les armes !

I: N'avez-vous pas dit, Monsieur Delaroche que vous aviez déjà eu affaire à un remplacement de tableau ?

M: Si, mais les acteurs n'étaient pas les mêmes !

...

Bielmann a rougi de plaisir et il a serré la main que lui tendait l'agent genevois. Les trois hommes s'étaient rapprochés du balcon, et leur regard s'étendait sur la pelouse, le lac, et au loin, juste là, à 4 kilomètres, la France, ou alors Herminance.

Maximine murmure...

M: Alors, il serait là...

...

I: Il est là, il était là depuis la minute même où il est tombé. Logiquement et pratiquement, il ne pouvait s'échapper sans être aperçu de Mademoiselle Raymonde et des deux domestiques...

V: Quelle preuve en avez-vous ?

I: La preuve, ses complices nous l'ont donnée.

Le matin même, l'un d'eux se déguisait en chauffeur, et conduisait ici l'agent et son greffier...

V: Pour reprendre la casquette, peut-être ?

I: Soit, mais aussi, mais surtout, pour visiter les lieux, se rendre compte, et voir par lui-même ce qu'était devenu son patron...

M: Et il s'en est rendu compte ?

I: Je le suppose, puisqu'il connaissait la cachette, lui. Et je suppose que l'état désespéré de son chef lui a été révélé, puisque, sous le coup de l'inquiétude, il a commis l'imprudence d'écrire ce mot de menace:
"Malheur à la jeune fille, si elle a tué le patron."

V: Mais ses amis ont pu l'enlever par la suite ?

I: Quand ? Les hommes n'ont pas quitté la pelouse.

Et puis où l'aurait-on transporté ? Tout au plus à quelques centaines de mètres de distance, car on ne fait pas voyager un moribond... et alors, on l'aurait trouvé. Non, vous dis-je, il est là. Jamais ses amis ne l'auraient arraché à la plus sûre des retraites. C'est là qu'ils ont amené le docteur, tandis que les gendarmes couraient au feu comme des enfants...

M: Quelle imagination !

V: Mais comment vit-il ? Pour vivre, il faut des aliments, de l'eau !

I: Je ne puis le dire... je ne sais rien... mais il est là, je vous le jure. Il est là parce qu'il ne peut pas ne pas y être. J'en suis sûr comme si je le voyais, comme si je le touchais. Il est là...

M: Il est là...

I: Peut-être pas ici même, mais il est dans les environs... pas loin, c'est sûr !

...

Le doigt tendu vers le garage, Isidore dessinait dans l'air un petit cercle qui diminuait peu à peu jusqu'à n'être plus qu'un point. Et ce point, les deux compagnons le cherchaient éperduiment, tous deux penchés sur l'espace, tous deux émus de la même foi que Bielinann et frissonnants de l'ardente conviction qu'il leur avait imposée.

Oui, Stéphane Dafflon était là. En théorie comme en fait, il y était, ni l'un ni l'autre n'en pouvaient plus douter.

Et il y avait quelque chose d'impressionnant et de tragique à savoir que, dans quelque refuge ténébreux, gisait à même le sol, sans secours, fiévreux, épuisé, le célèbre aventurier. Mais s'il était vraiment là...

V: Et s'il meurt ?

I: S'il meurt et que ses complices en aient la certitude, veillez au salut de Mademoiselle Raymonde, Monsieur, car la vengeance sera terrible...

...

Quelques minutes plus tard, et malgré les instances de Maxime qui s'était volontiers accommodé de cet auxiliaire, Bielinann, dont les vacances expiraient ce même jour, reprenait la route de Morges.

Il débarquait chez lui à Yverdon, et, à 8 heures, il franchissait en même temps que ses camarades la porte du lycée. Toute la journée, l'agent Girard, après une nouvelle exploration aussi minutieuse qu'inutile de la propriété Michel, rentrait chez lui en soirée.

En arrivant chez lui, il trouvait un message. Après l'avoir lu, il l'envoie à Maximine Delaroche.

Monsieur l'agent principal,

Ayant eu un peu de loisir à la fin de la journée, j'ai pu réunir quelques renseignements complémentaires qui ne manqueront pas de vous intéresser. Je vous prie de les donner à Monsieur Delaroche dont je n'ai pas l'adresse. Depuis un an, Stéphane Dafflon vit à Yverdon sous le nom de Edgar Vauderens. C'est un nom que vous avez pu lire souvent dans les chroniques mondaines ou les échos sportifs. Grand voyageur, il fait de longues absences, pendant lesquelles il va, dit-il, chasser le tigre au Bengale ou le renard en Sibérie. Il passe pour s'occuper d'affaires sans qu'on puisse préciser de quelles affaires il s'agit. Son domicile actuel: 84, rue des Moulins. (Je vous prie de remarquer que la rue des Moulins est à proximité du bureau de poste numéro 97.)

Depuis le jeudi 23 avril, veille de l'agression Michel, on n'a aucune nouvelle de Edgar Vauderens.

Recevez, Monsieur l'agent principal, avec toute ma gratitude pour la bienveillance que vous m'avez témoignée, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

Isidore Bielmann.

PS: Surtout ne croyez pas qu'il m'ait fallu grand mal pour obtenir ces informations. Le matin même du crime, lorsque l'agent poursuivait son instruction devant quelques privilégiés, j'avais eu l'heureuse inspiration d'examiner la casquette du fugitif avant que le pseudo-chauffeur ne soit venu la changer. Le nom du chapelier m'a suffi, vous pensez bien, pour trouver la filière qui m'a fait connaître le nom de l'acheteur et son domicile.

...

Le lendemain matin, Maximine et Vincent se présentaient au 84 de la rue des Moulins. Ils ne découvraient que des cendres dans la cheminée. Au moment de sortir, Maximine croise le facteur qui apportait une lettre pour Monsieur Vauderens. L'après-midi, l'agent, saisi de l'affaire, réclamait la lettre.

Elle était timbrée d'Amérique...

Monsieur,

Je vous confirme la réponse que j'ai faite à votre agent.

Dès que vous aurez en votre possession les quatre tableaux de Monsieur Michel, expédiez-les par le mode convenu.

Vous y joindrez le reste, si vous pouvez réussir, ce dont je doute fort. Une affaire imprévue m'obligeant à partir, j'arriverai en même temps que cette lettre. Vous me trouverez au Grand-Hôtel.

Harbington

Le jour même, Maximine et Vincent, munis d'un mandat d'arrêt, conduisaient en cellule le sieur Harlington, citoyen américain, inculpé de recel et de complicité de vol. Ainsi donc, en l'espace de 24 heures, grâce aux indications vraiment inattendues d'un gamin de 17 ans, l'intrigue se dénouait. Ce qui était inexplicable devenait simple et lumineux.

Le plan des complices pour sauver leur chef était déjoué, la capture de Stéphane Dafflon blessé, mourant, ne faisait plus de doute, sa bande était désorganisée, on connaissait son installation à Yverdon, le masque dont il se couvrait, et l'on perçait à jour, pour la première fois, avant qu'il ait pu en assurer la complète exécution, un de ses coups les plus habiles et le plus longuement étudiés.

Déjà, le journaliste avait raconté le premier interrogatoire en un article très réussi du jeune lycéen, mettant en lumière sa bonne grâce, son charme naïf et son assurance tranquille. Les indiscretions auxquelles l'agent Girard et l'agent s'abandonnèrent malgré eux, entraînés par un élan plus fort que leur orgueil professionnel, éclairaient le public sur le rôle de Bielinmann au cours des derniers événements. Lui seul avait tout fait.

À lui seul revenait tout le mérite de la victoire. Ce n'était pas vraiment du gout de Maximine, mais il savait que la presse était la première à publier des mensonges rien que pour la gloire.

Du jour au lendemain, Isidore Bielinmann était un héros, et les lecteurs exigeaient de plus amples détails. Les reporters se ruaient à l'assaut du lycée de Morges.

En tout cas, cette victoire, l'agent semblait jaloux de lui en réserver la possibilité. D'une part, on ne parvenait pas à établir l'identité du sieur Harlington, ni à fournir une preuve décisive de son affiliation à la bande de Stéphane Dafflon. Compère ou non, il se taisait obstinément.

D'autre part, autour de l'individu que Mademoiselle Raymonde avait pris pour Bielinann, la veille du crime, même mystère. Mêmes ténèbres aussi sur tout ce qui concernait l'enlèvement des quatre Rubens.

On avait recueilli des preuves du passage de la voiture à Crassier, où elle avait dû traverser la frontière au petit jour. Mais quand on poussait l'enquête à fond, il s'est avéré que ladite automobile était découverte et qu'il avait été impossible d'y entasser quatre grands tableaux sans que les agents de la douane les aient aperçus. C'était tout probablement la même auto, mais alors la question se posait encore: qu'étaient devenus les quatre Rubens ?

Autant de problèmes que l'agent laissait sans réponse. Chaque jour, ses subordonnés fouillaient la propriété. Quant à découvrir l'asile où Stéphane Dafflon agonisait, si tant est que l'opinion de Bielinann était juste, de là à découvrir cet asile, il y avait un abîme que ces messieurs n'arrivaient pas à franchir.

Aussi était-il naturel que l'on se retourne vers Isidore Bielinann, puisque lui seul avait réussi à dissiper des ténèbres qui, en dehors de lui, se reformaient plus intenses et plus impénétrables.

Pourquoi ne s'acharnait-il pas après cette affaire ? Au point où il l'avait menée, il lui suffisait d'un effort pour aboutir.

Isidore a répondu sagement que sa réalité tenait au diplôme de ses études en juillet et qu'il ne voulait pas échouer, à cause de son père. Cette confiance inexplicable, née d'hier et déjà si forte, tout le monde la ressentait à l'endroit du jeune homme, bien qu'en réalité, les événements ne la justifiaient que jusqu'à un certain point. Qu'importe !, on croyait...

De sa part, rien ne semblait difficile. On attendait de lui ce qu'on aurait pu attendre tout au plus de quelque phénomène de clairvoyance et d'intuition, d'expérience et d'habileté.

...

Le 6 juin !, cette date s'étalait dans tous les journaux. Le 6 juin, Isidore Bielinann prendrait le rapide de Genève, et le soir, Stéphane Dafflon serait arrêté... à moins que... pourtant impossible... et s'il avait succombé à ses blessures ? L'opinion publique avait à redire.

...

Et le 6 juin est arrivé. Une demi-douzaine de journalistes guettaient Isidore à la gare Morges. Deux d'entre eux voulaient l'accompagner dans son voyage. Il les suppliait de ne pas le faire. Donc, il s'en est allé seul. Le wagon était vide, chose rare.

Assez fatigué par une série de nuits consacrées au travail, il ne tardait pas à s'endormir d'un lourd sommeil. En rêve, il avait l'impression qu'on s'arrêtait à différentes stations et que des personnes montaient et descendaient.

À son réveil, en vue de Genève, il était encore seul, mais sur le dossier de la banquette opposée, une large feuille de papier, fixée par une épingle à l'étoffe grise... Elle portait ces mots...

Chacun ses affaires. Occupez-vous des vôtres.

Sinon tant pis pour vous.

I: Parfait ! Ça va mal dans le camp adverse.

Cette menace est aussi stupide que celle du pseudo-chauffeur. Quel style ! On voit bien que ce n'est pas Stéphane Dafflon qui tient la plume !

...

On s'engouffrait sous le tunnel qui précède la vieille cité du bout du lac. En gare, Isidore a fait deux ou trois tours sur le quai pour se dégourdir les jambes. Il se disposait à remonter quand un cri lui échappe.

En passant près d'un kiosque, il avait lu distraitement, à la première page d'une édition spéciale du Journal de Genève, ces quelques lignes dont il percevait soudain l'effrayante signification:

Dernière heure.

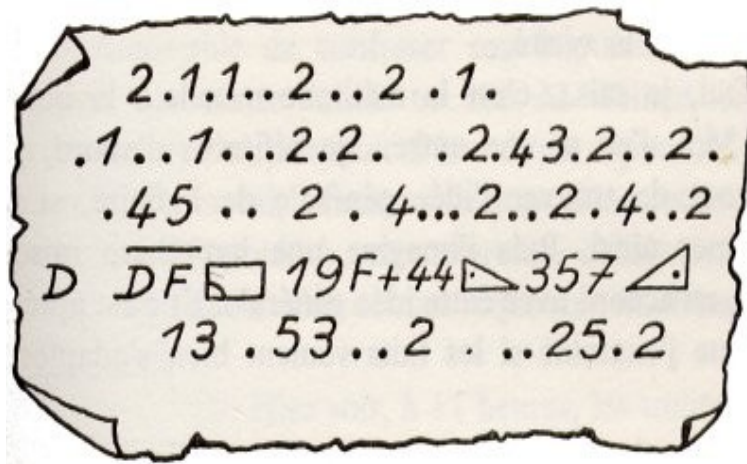
On nous a téléphoné de Genève que, cette nuit, des malfaiteurs ont pénétré dans le château Michel, ont ligoté et bâillonné Mademoiselle Suzanne, et ont enlevé Mademoiselle Raymonde.

Des traces de sang ont été relevées à cinq-cents mètres du château, et tout auprès, on a retrouvé une écharpe également maculée de sang. Il y a lieu de craindre que la malheureuse jeune fille ait été assassinée.

Isidore Bielinmann réfléchissait. À Genève, il loue une voiture. Au château de Céligny, il rencontre l'agent qui lui confirmait l'horrible nouvelle... On ne savait rien de plus.

Au même moment, un agent de police s'approche de l'agent et lui remet un morceau de papier, froissé, déchiqueté, jauni, qu'il venait de ramasser non loin de l'endroit où l'on avait découvert l'écharpe. L'agent l'examine, puis le tend à Isidore... en disant que cela n'allait pas les aider...

Isidore tourne et retourne le morceau de papier couvert de chiffres, de points et de signes...



...

Chapitre 3 : le cadavre

À Céligny, au château du comte Michel, vers 18 heures, les opérations terminées, l'agent attendait, en compagnie de son greffier, la voiture qui devait les ramener à Genève. Il paraissait agité, nerveux. Par deux fois, il a demandé où était le jeune Bielmann ?, car faut-il le préciser ?, on ne l'avait pas vu de la journée.

Soudain, l'agent a eu une idée. Il confie son portefeuille à Brédoux, puis fait le tour du château en courant et se dirige vers le garage. Près de la porte, à plat ventre sur le sol tapissé des longues aiguilles de pin, un de ses bras repliés sous sa tête, Isidore semblait assoupi...

Jo: Eh bien quoi ! Que devenez-vous, jeune homme ?
Vous dormez ?

I: Je ne dors pas, je réfléchis !

Jo: Il s'agit bien de réfléchir ! Il faut voir d'abord.
Il faut étudier les faits, chercher les indices, établir les points de repère. C'est après que, par la réflexion, on coordonne tout cela et que l'on découvre la vérité !

I: Oui, je sais... c'est la méthode usuelle...
la bonne sans doute. Moi, j'en ai une autre...
je réfléchis d'abord, je tâche avant tout de trouver l'idée générale de l'affaire, si je peux m'exprimer ainsi.
Puis j'imagine une hypothèse raisonnable, logique, en accord avec cette idée générale. Et c'est après, seulement, que j'examine si les faits veulent bien s'adapter à mon hypothèse...

Jo: Drôle de méthode et rudement compliquée !

I: Méthode sûre, Monsieur, tandis que la vôtre ne l'est pas !

Jo: Allons donc, les faits sont les faits !

I: Avec des adversaires quelconques, oui. Mais pour peu que l'ennemi ait quelque ruse, les faits sont ceux qu'il a choisis. Ces fameux indices sur lesquels vous bâtissez votre enquête, il était libre, lui, de les disposer à son gré. Et vous voyez alors, quand il s'agit d'un homme comme Stéphane Dafflon, où cela peut vous conduire, vers quelles erreurs et quelles inepties ! Maximine Delaroche lui-même est tombé dans le piège !

Jo: Stéphane Dafflon est mort !

I: Soit, mais sa bande reste, et les élèves d'un tel maître sont des maîtres eux-mêmes !

...

L'agent prend Isidore par le bras, et l'entraîne...

Jo: Des mots, jeune homme. Voici qui est plus important. Écoutez bien. L'agent Girard, retenu à Yverdon à l'heure actuelle, n'arrivera que dans quelques jours. D'autre part, Monsieur Delaroche a promis de revenir la semaine prochaine. Donc, ne pensez-vous pas qu'il y aurait quelque gloire à dire à ces Messieurs, le jour de leur arrivée, du genre: "Mille regrets, chers Messieurs, mais nous n'avons pu attendre davantage. La besogne est finie" ?

...

Il était impossible de confesser son impuissance avec plus d'ingéniosité que ne le faisait l'agent.

Bielmann souriait en affectant d'être dupe...

I: Je vous avouerai, Monsieur l'agent, que, si je n'ai pas assisté tantôt à votre enquête, c'était dans l'espoir que vous consentiriez à m'en communiquer les résultats. Voyons, que savez-vous de plus ?

Jo: Eh bien ! Donc, hier soir, à 11 heures, les trois gendarmes restés de faction au château recevaient un petit mot les appelant en toute hâte à Founez où se trouve leur poste. Ils sont partis aussitôt, et quand ils arrivaient...

I: Ils constatèrent qu'ils avaient été joués, que l'ordre était faux et qu'ils n'avaient plus qu'à retourner au château...

Jo: C'est ce qu'ils ont fait, sous la conduite de leur chef, mais leur absence avait duré, et pendant ce temps, le crime avait été commis...

I: Dans quelles conditions ?

Jo: Dans les conditions les plus simples.

Une échelle empruntée aux voisins a été apposée contre le mur du château. Un carreau a été découpé, et une fenêtre ouverte. Deux hommes, munis d'une lampe, pénétraient dans la chambre de Mademoiselle Suzanne et la bâillonnaient avant qu'elle n'ait eu le temps d'appeler. Puis, l'ayant attachée, ils ouvraient doucement la porte de la chambre où dormait Mademoiselle Raymonde. Elle a entendu un gémissement étouffé, puis le bruit d'une personne qui se débat. Une minute plus tard, elle apercevait les deux hommes qui portaient sa cousine également liée et bâillonnée. Ils passaient devant elle et s'en allaient par la fenêtre.

Épuisée, terrifiée, elle s'est évanouie...

I: Mais les chiens ? Monsieur Michel n'avait-il pas deux molosses ?

Jo: On les a retrouvés morts, empoisonnés...

I: Mais par qui ? Personne ne pouvait les approcher !

Jo: Mystère ! Toujours est-il que les deux hommes ont traversé sans encombre la propriété.

Ils ont sans doute franchi la grande clôture...

...

Ce n'est qu'à quatre-cents mètres du château, sous le pont du chemin de fer de l'avenue de Bossey qu'ils se sont arrêtés... et qu'ils ont mis leur projet à exécution...

I: Pourquoi, s'ils étaient venus avec l'intention de tuer Mademoiselle Raymonde, ne l'ont-ils pas frappée dans sa chambre ?

Jo: Je ne sais pas. Peut-être l'incident qui les a déterminés ne s'est-il produit qu'à leur sortie du château. Peut-être la jeune fille avait-elle réussi à se débarrasser de ses liens. Ainsi, pour moi, l'écharpe ramassée avait servi à lui attacher les poignets. En tout cas, c'est sous le pont du chemin de fer qu'ils ont frappé.

Les preuves recueillies sont irréfutables...

I: Mais le corps ?

Jo: Le corps n'a pas été retrouvé, ce qui d'ailleurs ne saurait nous surprendre outre mesure. La piste suivie a conduit, en effet, jusqu'à Bogis-Bossey. Il suffisait de faire 250 mètres en forêt, traverser la frontière et jeter le corps dans le lac de Divonne. Il y a la rivière qui sert de frontière, mais ce n'est sans doute pas un souci. Dans un jour ou deux, on retrouvera le corps sur la berge...

I: Évidemment, tout cela est fort simple...

Jo: Oui, tout cela est fort simple et ne m'embarrasse pas !

...

Jo: Stéphane Dafflon est mort, ses complices l'ont appris et pour se venger, ainsi qu'ils l'avaient écrit, ils ont assassiné Mademoiselle Raymonde, ce sont là des faits qui n'avaient même pas besoin d'être contrôlés.
Mais Stéphane Dafflon...

I: Quoi, Stéphane Dafflon ?

Jo: Oui, qu'est-il devenu ? Tout probablement, ses complices ont enlevé son cadavre en même temps qu'ils emportaient la jeune fille, mais quelle preuve avons-nous de cet enlèvement ?

Aucune ! Pas plus que de son séjour ici ou dans la maison du jardinier, pas plus que de sa mort ou de sa vie. Et c'est là tout le mystère, mon cher Bielinann...

Le meurtre de Mademoiselle Raymonde n'est pas un dénouement. Au contraire, c'est une complication.

Que s'est-il passé depuis deux mois au château ?

Si nous ne déchiffrons pas cette énigme, d'autres vont venir qui nous bruleront la politesse...

I: Quel jour vont-ils venir, ces autres ?

Jo: Mercredi... mardi, peut-être...

...

Bielinann semblait faire un calcul...

I: Monsieur l'agent, nous sommes bien samedi.

Je dois rentrer au lycée lundi soir. Eh bien !, lundi matin, si vous souhaitez venir ici à 10 heures, je tâcherai de vous révéler le mot de l'énigme...

Jo: Vraiment, Monsieur Bielinann... vous croyez ?

Vous êtes sûr ?

I: Je l'espère, du moins...

Jo: Et maintenant, où allez-vous ?

I: Je vais voir si les faits veulent bien s'accommoder à l'idée générale que je commence à discerner...

Jo: Et s'ils ne s'accommodent pas ?

I: Eh bien Monsieur l'agent, ce sont eux qui auront tort, et j'en chercherai d'autres plus dociles.

À lundi, n'est-ce pas ?

Jo: C'est d'accord... à lundi...

...

Quelques minutes après, l'agent roulait vers Genève, tandis que Isidore filait sur la route en direction de Crassier.

Il y avait un point sur lequel le jeune homme tenait à se faire avant tout une opinion nette, parce que ce point lui semblait justement le point faible de l'ennemi.

On n'escamote pas des objets de la dimension des quatre Rubens. Il fallait qu'ils soient quelque part. S'il était impossible pour le moment de les retrouver, ne pouvait-on connaître le chemin par où ils avaient disparu ?

L'hypothèse de Bielinmann était celle-ci: l'automobile avait bien emporté les quatre tableaux, mais avant d'arriver à Crassier, elle les avait déchargés dans une autre automobile, puis avait traversé la frontière.

Vers minuit, Isidore avait enquêté dans la région, entre Crassier, La Rippe, Borex, Arnex, Eysins, Signy, Grens, Chésereux, Gingins, Trélex, Givrins, Genolier, Coinsins, Duilier et Prangins. Il entra alors dans un hôtel au bord du lac. Il y a dormi, et dès le matin, il interrogeait les matelots du port. On consultait le livre des navigations.

Conclusion: aucune automobile comme recherchée n'était passée ici le jeudi le 23 avril.

Toute la matinée, Isidore s'est enquis d'autres renseignements, les glanant au hasard.

Il allait partir quand le garçon de l'hôtel du Rive où il avait passé la nuit lui d'it avoir vu une voiture correspondant au critère demandé. Le garçon lui a expliqué avoir vu une voiture vers le port qui a déchargé des objets s'apparentant à des tableaux emballés, et tout cela dans un petit yacht amarré tout près. Ce qui l'a interpellé, c'est qu'il connaît le propriétaire du yacht, mais dans une moindre mesure, seulement. Il lui a donné son nom.

Bielmann regarde sa carte. Le village de Vich était situé au nord de Gland, une sorte de point de départ vers Crassier en prenant les petites routes tortueuses. Ce n'est qu'à 18 heures que Isidore réussit à découvrir Monsieur Vatinel au Café et Restaurant du Raisin à Begnins...

Il confirmait que des gens lui avaient donné rendez-vous au port, qu'ils lui avaient remis de grands machins, que l'un d'eux l'avait aidé, comme d'habitude... ce qui n'a pas manqué d'étonner Isidore... Vatinel confirme qu'il les connaissait puisque c'était la sixième fois qu'il leur rendait service... Isidore n'en revenait pas... et demande depuis quand il les connaît... En fait, Vatinel ne les connaît pas vraiment, si ce n'est depuis 6 jours, alors qu'il avait déjà transporté d'autres objets bien enveloppés et plus lourds encore, ou d'autres plus petits qu'il ne lui fallait surtout pas toucher.

Isidore était dépassé d'entendre cela. Il est même devenu blanc de torpeur... ou à cause de la chaleur selon lui. Il est sorti du Café en titubant. La joie et l'imprévu de la découverte l'étourdissaient. Il s'en est reparti tout tranquillement. Il a dormi au village de Bogis-Bossey.

Le lendemain matin, il passait une heure à la mairie avec l'instituteur, et retournait ensuite au château.
Une lettre l'y attendait aux bons soins de Monsieur le Comte Michel. Elle contenait ces lignes :

Deuxième avertissement. Tais-toi. Sinon...

I: " Allons donc, il va me falloir prendre quelques précautions pour ma sécurité personnelle, sinon, comme ils disent... "

Il était 9 heures. Il est allé se promener vers le lac, puis il s'allongeait près de la petite haie et fermait ses yeux...

...: Eh bien !, jeune homme, êtes-vous content de votre campagne ?

C'était l'agent qui arrivait à l'heure fixée...

I: Enchanté, Monsieur l'agent...

Jo: Ce qui veut dire ?

I: Ce qui veut dire que je suis prêt à tenir ma promesse, malgré cette lettre qui ne m'y engage guère...

...

Il montre la lettre à l'agent...

Jo: Bah !, des histoires, et j'espère que cela ne vous empêchera pas...

I: De vous dire ce que je sais ? Non, Monsieur l'agent. J'ai promis: je tiendrai parole. Avant 10 minutes, nous saurons... une partie de la vérité...

Jo: Une partie ?

...

I: Oui, à mon sens, la cachette de Stéphane Dafflon ne constitue pas tout le problème, mais pour la suite, nous verrons...

Jo: Monsieur Bielinann, rien ne m'étonne de votre part, mais comment avez-vous pu découvrir ?

I: Oh !, tout naturellement. Il y a dans la lettre du sieur Harlington à Monsieur Étienne de Vauderens, ou plutôt à Stéphane Dafflon...

Jo: La lettre interceptée ?

I: Oui, il y a une phrase qui m'a toujours intrigué. C'est celle-ci: " À l'envoi des tableaux, vous joindrez le reste, si vous pouvez réussir, ce dont je doute fort."

Jo: En effet, je me souviens...

I: Quel était ce reste ? Un objet d'art, une curiosité ? Le château n'offre rien de précieux que les Rubens et les tapisseries. Des bijoux ? Il y en a fort peu et de valeur médiocre. Alors quoi ? Et, d'autre part, pouvait-on admettre que des gens comme Stéphane Dafflon, d'une habileté aussi prodigieuse, n'ait pas réussi à joindre à l'envoi ce reste, qu'ils avaient évidemment proposé ? Entreprise difficile, c'est probable, exceptionnelle, soit, mais possible, donc certaine, puisque Stéphane Dafflon le voulait...

Jo: Cependant, il a échoué: rien n'a disparu...

I: Il n'a pas échoué: quelque chose a disparu !

Jo: Oui, les Rubens... mais...

I: Les Rubens, et autre chose... quelque chose que l'on a remplacé par une chose identique, comme on a fait pour les Rubens, quelque chose de beaucoup plus extraordinaire, de plus rare et de plus précieux que les Rubens...

Jo: Enfin, quoi ?, vous me faites languir !

...

Tout en marchant, les deux hommes s'étaient dirigés vers la petite porte du garage.

Bielmann s'arrête...

I: Vous voulez le savoir, Monsieur l'agent ?

Jo: Si je le veux ? Bien sûr !

...

Ils sont entrés, puis se sont dirigés vers une étagère. Brusquement, d'un revers de sa canne, il fait sauter en éclats l'une des statuette...

Jo: Vous êtes fou !

...

Hors de lui, et en se précipitant vers les morceaux de la statuette... Isidore fait tomber la suite. l'agent l'empoigne à bras-le-corps...

Jo: Jeune homme, je ne vous laisserai pas commettre...

...

Mais une autre statue tombe... et là, c'est Monsieur le Comte Michel qui entre à son tour, et voyant les dégâts, crie au scandale...

Mais Isidore Biemann éclate de rire... faisant tomber une autre statuette...

CM: Ah !, une telle profanation !... de pareils chefs-d'oeuvre !

I: Du toc, Monsieur le Comte !, voyez !

CM: Quoi ? Que dites-vous ?

I: Du toc, du carton-pâte !

CM: Ah !, ça... est-ce possible ?

...

Le comte se baisse et ramasse un débris de statuette...
en effet, ce n'était que du plâtre. À son tour,
le jeunot prend le bras de l'agent...

I: Qu'en pensez-vous, Monsieur l'agent ?

Est-ce beau ?, est-ce énorme ?, gigantesque ?

Tout un peuple de statuettes remplacé par
des bonshommes en stuc ! Un des plus magnifiques
spécimens d'une époque d'art incomparable,
confisqué ! N'est-ce pas formidable !

Ah ! Monsieur l'agent, quel génie que cet homme !

Jo: Vous vous emballez, Monsieur Bielinmann...

...

I: On ne s'emballe jamais trop, Monsieur, quand il s'agit de
pareils individus. Tout ce qui dépasse la moyenne vaut
qu'on l'admire. Et celui-là plane au-dessus de tout ! ...

Il y a dans ce vol une richesse de conception, une
force, une puissante adresse et une désinvolture qui me
donnent le frisson...

Jo: Dommage qu'il soit mort, sans quoi il aurait fini par voler
les tours de la Collégiale, ou Dieu sait quoi encore...

...

Isidore hausse les épaules...

I: Ne riez pas, Monsieur, même mort, il vous bouleverse...

Jo: Je ne dis pas... Monsieur, et j'avoue que ce n'est pas
sans une certaine émotion que je m'apprête à le
contempler... si toutefois ses camarades n'ont pas fait
disparaître son cadavre...

CM: Et en admettant, surtout, que c'est bien lui qui a blessé ma pauvre nièce...

...

I: C'est bien lui, Monsieur le Comte, c'est bien lui qui tombait sous la balle que tirait Mademoiselle Raymonde; c'est lui qu'elle a vu se relever, et qui retombait encore, et qui se trainait vers la haie pour se relever une dernière fois; cela par un miracle dont je vous donnerai l'explication tout à l'heure, et parvenait jusqu'à son refuge...

Jo: Hein ? Quoi ? Vous croyez toujours à une impénétrable cachette ?

I: Elle se trouve ici...

Jo: Nous avons fouillé partout !

I: Mal !

CM: Il n'y a pas de cachette ici !

I: Si, Monsieur le Comte, il y en a une !

Je suis allé consulter les plans à l'administration...

Jo: Mais, comment Stéphane Dafflon aurait-il connu ce détail ?

I: D'une façon fort simple: par des travaux qu'il a dû exécuter en son temps, pendant le chantier du garage...

Jo: Voyons, voyons, Monsieur Bielinann, vous exagérez... il n'a pas pu travailler ici...

I: Évidemment, pas forcément lui-même, mais un de ses hommes... et par conséquent, Stéphane Dafflon a pu pénétrer ici...

CM: Et le système d'alarme ?

I: Sans doute neutralisé de manière subtile !

CM: Et comment ?

I: Là, je ne suis pas compétent...

CM: Et la cachette, alors ?

I: Disons plutôt, la porte secrète !

I: Le mécanisme... je ne sais pas, mais je parie
ma canne que la porte se trouve par ici...

CM: Si petite ?

I: Juste assez pour que les statues passent et
le porteur... tenez... regardez ces briques...
elles ne sont pas scellées comme les autres...

Jo: Tous mes compliments, Bielinmann. Outre la découverte
de la porte, il y a deux points où j'ai pu contrôler
l'exactitude de vos assertions. Tout d'abord, l'homme sur
qui Mademoiselle Raymonde a tiré était bien Stéphane
Dafflon comme vous l'avez dit dès le début.
De même, c'était bien sous le nom d'Étienne de
Vauderens qu'il vivait à Yverdon. Le linge est marqué
aux initiales E.V. Il me semble, n'est-ce pas ?,
que la preuve suffit...

...

Isidore ne bougeait pas... l'agent continuait sa démonstration,
sans obtenir plus de marques d'attention. Et le retour de
Monsieur Michel a interrompu son monologue. Il revenait
avec deux messages. L'un lui annonçait l'arrivée de
Maximine Delaroche au lendemain...

Jo: À merveille, l'inspecteur Girard arrive également !
Hum... de mieux en mieux... Ces messieurs n'auront pas
grand-chose à faire. Bielinmann, on me prévient de Genève
que des pêcheurs ont trouvé ce matin, sur les rochers,
le cadavre d'une jeune femme...

...

Bielinmann sursaute...

I: Que dites-vous ?, le cadavre ?

...

Jo: Celui d'une jeune femme... un cadavre affreusement mutilé, précise-t-on, et dont il ne serait pas possible d'établir l'identité, s'il ne restait au bras droit une petite gournette d'or, très fine, qui s'est incrustée dans la peau tuméfiée. Or, Mademoiselle Raymonde portait au bras droit une gournette d'or. Il s'agit donc évidemment de votre malheureuse nièce, Monsieur le Comte, que le lac aura entraîné jusque là-bas. Qu'en pensez-vous, Bielinann ?

...

I: Rien..., rien... ou plutôt si... tout s'enchaîne, comme vous voyez, il ne manque plus rien à mon argumentation. Tous les faits, un à un, même les plus contradictoires, même les plus déconcertants viennent à l'appui de l'hypothèse que j'ai imaginée dès le premier moment...

Jo: Je ne comprends pas bien...

I: Vous ne tarderez pas à comprendre.

Rappelez-vous que je vous ai promis la vérité...

Jo: Mais il me semble...

I: Un peu de patience. Jusqu'ici vous n'avez pas eu à vous plaindre de moi. Il fait beau temps.

Promenez-vous, déjeunez au château, fumez votre pipe...

Moi, je serai de retour vers 4 ou 5 heures.

Quant à mon lycée, ma foi, tant pis, je prendrai le train de minuit...

...

Ils étaient arrivés derrière le château.

Bielinann s'en va.

À Genève, Isidore s'est arrêté aux bureaux du journal *Le 24 Heures* où il a demandé qu'on lui montre les numéros de la dernière quinzaine.

Puis il part pour le bourg de Anneimasse, situé à quelques kilomètres.

À Anneimasse, il s'est entretenu avec le maire, avec le curé, et avec le garde du poste de gendarmerie. À 15 heures, son enquête était finie.

Il est donc retourné à Céligny en chantant. Parfois, il claimait son triomphe en songeant au but et ses efforts qu'il poursuivait. Il se laissait aller à toute vitesse sur la route suisse qui longe le lac. Les arbres séculaires qui la bordent semblaient le saluer sur son passage.

Et, tout à coup, dans un petit virage, il pousse un cri. Dans une vision soudaine, il avait vu une poutre en travers de la route. La voiture a percuté ladite poutre. Il a été projeté en avant, avec une violence inouïe, et il a eu l'impression qu'un hasard seul, un miraculeux hasard, lui faisait éviter le pire.

Il est resté étourdi quelques secondes. Puis, tout contusionné, étonné d'être encore en vie, il a examiné les lieux. Un petit bois s'étendait à droite, par où, sans aucun doute, l'agresseur s'était enfui. Bielmann enlève la poutre. À une extrémité, un petit papier était fixé par une simple ficelle. Il le déplie...

" Troisième et dernier avertissement. "

Il n'était plus très loin du château. Il y est rentré, et posait quelques questions aux domestiques, et rejoignait l'agent dans une pièce du rez-de-chaussée. L'agent écrivait.

Son greffier, assis en face de lui, en voyant Bielinmann, est sorti, et l'agent s'est tourné...

J: Mais qu'avez-vous donc, Monsieur Bielinmann ?

I: C'est rien... un simple accident provoqué par une poutre que l'on a placée sur la route...

J: Est-ce possible ?

I: Monsieur, c'est ici même que je suis surveillé, par quelqu'un qui se trouve au cœur de la place, qui me voit, qui m'entends, et qui, minute par minute, assiste à mes actes et connaît mes intentions !

J: Vous croyez ?

I: J'en suis sûr. C'est à vous de le découvrir et vous n'y aurez pas de peine. Quant à moi, je veux finir et vous donner les explications promises.

J'ai marché plus vite que nos adversaires ne s'y attendaient, et je suis persuadé que, de leur côté, ils vont agir avec vigueur. Le cercle se resserre autour de moi. Le péril approche, je le pressens...

J: Voyons, qu'est-ce que vous imaginez ?

I: Bah !, on verra bien. Pour l'instant, dépêchons-nous. Et d'abord, une question sur un point que je veux écarter tout de suite. Vous n'avez parlé à personne de ce document que l'agent a ramassé et qu'il vous a remis en ma présence ?

J: Ma foi, non, à personne. Mais est-ce que vous y attachez une valeur quelconque ?

I: Une grande valeur. C'est une idée que j'ai, une idée du reste, je l'avoue, qui ne repose sur aucune preuve... car, jusqu'ici, je n'ai guère réussi à déchiffrer ce document. Aussi, je vous en parle... pour n'y plus revenir...

...

Bielmann appuie sa main sur celle de l'agent...

I: Taisez-vous... on nous écoute... là, dehors...

...

Le sable a craqué. Bielmann court vers la fenêtre et se penche... il n'y avait personne, mais la platebande avait été foulée et on y verra les empreintes.

Il ferme la fenêtre et vient se rasseoir...

I: Vous voyez, Monsieur l'agent, l'ennemi ne prend même plus de précautions... il n'en a plus le temps... lui aussi sent que l'heure presse. Hâtons-nous donc, et parlons puisqu'ils ne veulent pas que je parle...

Il pose sur la table le document...

I: Avant tout, une remarque. Il n'y a sur ce papier, en dehors des points, que des chiffres. Et, dans les trois premières lignes et la cinquième, les seules dont nous ayons à nous occuper... La quatrième semble d'une nature tout à fait différente, n'y a pas un de ces chiffres qui soit plus élevé que le chiffre 5. Nous avons donc bien des chances pour que chacun de ces chiffres représente une des cinq voyelles, et dans l'ordre alphabétique...

...

Il inscrit sur une feuille à part...

**e . a . a . . e . . e . a .
 . a . . a . . e . e . . e . o i . e . . e .
 . o u . . e . o . . . e . . e . o . . e
 a i . u i . . e . . e u . e**

Puis il reprend...

- I: Comme vous voyez, cela ne donne pas grand-chose.
La clé est à la fois très facile, puisqu'on s'est contenté de remplacer les voyelles par des chiffres et les consonnes par des points, et très difficile, sinon impossible, puisqu'on ne s'est pas donné plus de mal pour compliquer le problème...
- I: La seconde ligne est divisée en deux parties, et la deuxième partie se présente de telle façon qu'il est tout à fait probable qu'elle forme un mot. Si nous tâchons maintenant de remplacer les points intermédiaires par des consonnes, nous concluons, après tâtonnement, que les seules consonnes qui peuvent logiquement servir d'appui aux voyelles ne peuvent logiquement produire qu'un mot, un seul mot: "demoiselles".
- J: Il s'agirait alors de Mademoiselle Suzanne et de Mademoiselle Raymonde ?
- I: Si, je note encore une solution de continuité au milieu de la dernière ligne, et si j'effectue le même travail sur le début de la ligne, je vois aussitôt qu'entre les deux diphtongues ai et ui, la seule consonne qui puisse remplacer le point est un g, et que, quand j'ai formé le début de ce mot aigu, il est naturel et indispensable que j'arrive avec les deux points suivants et l'e final au mot aiguille...
- J: En effet... le mot aiguille s'impose !
- I: Enfin, pour le dernier mot, j'ai trois voyelles et trois consonnes. Je tâtonne encore, j'essaie toutes les lettres les unes après les autres, et, en partant de ce principe que les deux premières lettres sont des consonnes, je constate que quatre mots peuvent s'adapter: les mots fleuve, preuve, pleure et creuse...

I: J'élimine les mots fleuve, preuve et pleure comme n'ayant aucune relation possible avec une aiguille, et je garde le mot creuse...

J: Ce qui fait aiguille creuse. J'admetts que votre solution soit juste, mais en quoi nous avance-t-elle ?

I: En rien... pour le moment... plus tard, nous verrons...
 J'ai idée, moi, que bien des choses sont incluses dans l'accouplement énigmatique de ces deux mots: aiguille creuse. Ce qui m'occupe, c'est plutôt la matière du document, le papier dont on s'est servi... Fabrique-t-on encore cette sorte de parchemin un peu granité ? Et puis cette couleur d'ivoire... Et ces plis... l'usure de ces quatre plis... et enfin, tenez, ces marques de cire rouge...

...

À ce moment, Bielinmann a été interrompu.

C'était le greffier Brédoux qui annonce le procureur, mais qu'il était resté dans la voiture... et prie l'agent de l'y rejoindre. C'était bizarre.

L'agent s'en va. Alors le greffier ferme la porte, tourne la clé et la met dans sa poche...

I: Eh bien ! Quoi ?, que faites-vous ?

Pourquoi nous enfermer ?

B: Ne serons-nous pas mieux pour causer ?

...

Bielinmann bondit vers une autre porte qui donnait dans la pièce voisine. Il avait compris.

Le complice était Brédoux, le greffier même de l'agent !...

B: Ne vous écorchez pas les doigts, mon jeune ami,
j'ai aussi la clé de cette porte !

I: Reste la fenêtre !

B: Eh, hé, trop tard !

...

Brédoux s'était précipité devant la fenêtre,
un révolver au poing. Toute retraite était coupée.
Il n'y avait plus rien à faire, sauf se défendre contre
l'ennemi qui se démasquait avec une audace brutale.
Isidore est pris d'angoisse...

Le greffier vérifie sa montre... fait un résumé
du déplacement inutile de l'agent, puis son retour
et pense qu'il reste 3 minutes. C'était un drôle de personnage,
comme mal proportionné avec un visage maigre, un petit front...

I: Parlez, que voulez-vous ?

B: Le papier, ça 3 jours que je le cherche !

I: Je ne l'ai pas...

B: Tu mens. Quand je suis entré, je t'ai vu le remettre
dans ton portefeuille...

I: Si tel est le cas... et après ?

B: Après ? Tu t'engageras à rester bien sage.
Tu nous embêtes ! Laisse-nous tranquilles,
et occupe-toi de tes affaires ! Nous sommes
à bout de patience !

...

Il s'était avancé, le revolver toujours braqué sur le jeune homme, et il parlait avec un accent d'une incroyable énergie. L'oeil était dur, le sourire cruel.

Bielmann frissonnait. C'était la première fois qu'il éprouvait la sensation du danger.

Et quel danger ?!

Il se sentait en face d'un ennemi implacable, d'une force aveugle et irrésistible...

I: Et après ?

B: Après ?, rien... tu seras libre !

...

B: Une minute. Il faut te décider. Allons, mon bonhomme, pas de bêtises... Nous sommes plus forts, toujours et partout... Vite, le papier !

...

Isidore ne bronchait pas, livide, terrifié, maître de lui, le cerveau lucide dans la débâcle de ses nerfs. À vingt centimètres de ses yeux, le petit trou noir du revolver s'ouvrait. Le doigt replié pesait visiblement sur la détente.

Il suffisait d'un effort encore...

Brédoux insiste...

Résigné, Bielmann sort son portefeuille.

Brédoux s'en empare, puis il tourne l'espagnolette de la fenêtre, mais une idée l'arrête.

D'un geste, il vérifie le portefeuille. Le papier n'y est pas...
Deux coups de feu retentissent.

Isidore, à son tour, avait saisi son arme et il avait tiré...

Ils s'empoignaient à bras-le-corps et roulaient sur le parquet.

À la porte, on frappait fort. Isidore faiblit, dominé par son adversaire. Une main armée d'un couteau se lève au-dessus de lui... et une violente douleur lui brûle l'épaule. Il lâche prise. Il a eu l'impression qu'on fouillait dans la poche intérieure de son veston et qu'on saisissait le document.

Puis, à travers le voile baissé de ses paupières, il devinait l'homme qui franchissait le rebord de la fenêtre...

. . .

Les mêmes journaux qui, le lendemain matin, relataient les derniers épisodes survenus au château Michel, la porte secrète du garage, le cadavre de Stéphane Dafflon et celui de Raymonde, et enfin, le meurtre de Bielmann par Brédoux, greffier de l'agent principal...

Les mêmes journaux annonçaient les deux nouvelles suivantes:

La disparition de l'inspecteur Girard, et l'enlèvement, en plein jour, au coeur de Berne, alors qu'il allait prendre le train pour Genève, l'enlèvement de Maximine Delaroche.

. . .

Ainsi donc, la bande de Stéphane Dafflon, un instant désorganisée par l'extraordinaire ingéniosité d'un gamin de 17 ans, reprenait l'offensive, et du premier coup, partout et sur tous les points, demeurait victorieuse. Les deux grands adversaires de Stéphane Dafflon, Maximine Delaroche et l'inspecteur Girard supprimés.

Bielmann, hors de combat, plus personne ne pouvait être capable de lutter contre de tels ennemis.

... à suivre dans le prochain épisode...

